

LA PRIÈRE DES OISEAUX

DU MÊME AUTEUR

Les Pêcheurs, Éditions de l'Olivier, 2015 ; Éditions Points n° P4615,
2017.

CHIGOZIE OBIOMA

LA PRIÈRE DES OISEAUX

Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Serge Chauvin

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *An Orchestra of Minorities*
© 2019 by Chigozie Obioma

Et pour la traduction française :
© Buchet-Chastel, Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-283-03234-3

À J. K.
Nous n'avons pas oublié

Si la proie ne donne pas sa version de l'histoire, le prédateur sera toujours le héros des récits de chasse.

Proverbe igbo

On peut globalement se représenter le chi d'une personne comme son identité parallèle dans le monde des esprits, l'être spirituel qui vient compléter l'être terrestre sous sa forme humaine ; car rien n'existe seul, tout coexiste, tout a forcément son double.

Chinua Achebe,

« Le Chi dans la cosmologie igbo »

Uwa mu asaa, uwa mu asato ! Tel est le premier facteur pour déterminer la véritable identité d'un nouveau-né. Même si les humains existent sur terre sous une forme corporelle, ils abritent un chi et un onyeuwa, en vertu de la loi universelle qui stipule que là où une chose existe, une autre chose doit coexister, et qui implique donc la dualité de toutes choses. C'est également sur ce principe fondamental que repose le concept igbo de réincarnation. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi un nouveau-né, qui voit

LA PRIÈRE DES OISEAUX

tel individu pour la première fois, manifeste pour lui, sans raison aucune, une aversion immédiate ? [...] C'est souvent parce que l'enfant a reconnu en lui un ennemi dans une vie antérieure ; et peut-être cet enfant est-il revenu au monde en son sixième, septième, voire huitième cycle de réincarnation pour régler un compte ancien ! En outre, parfois, une créature ou un événement peut se réincarner au cours même d'une vie. C'est pourquoi on peut voir un homme qui a perdu ce qu'il possédait se retrouver en possession d'un bien similaire des années plus tard.

Le dibia Njokwuji de Nkpa
(Entretien oral)

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE INCANTATION

Obasidinelu...

Je parais devant toi en ta splendide cour de Bechukwu, dans l'Eluigwe, terre de lumière éternelle et radieuse, d'air à jamais bercé par le chant de la flûte...

Comme les autres esprits protecteurs, je suis descendu sur l'uwa en bien des cycles de réincarnations, habitant chaque fois un corps fraîchement créé...

Je suis venu en hâte, fusant sans entrave tel un javelot à travers les vastitudes de l'univers, car mon affaire est urgente, une question de vie ou de mort...

Je viens, même si je sais qu'un chi n'est censé témoigner devant toi que si son hôte est mort et que son âme s'est élevée vers le Benmuo, ces limbes peuplés d'esprits et d'êtres désincarnés en tout genre. C'est alors seulement que tu convoques les esprits protecteurs en ta demeure, cette glorieuse cour céleste, pour te demander d'accorder aux âmes de nos hôtes un libre accès à l'Alandiichie, le séjour des ancêtres...

Nous intercédons ainsi car nous savons que l'âme d'un homme ne peut revenir au monde sous la forme d'un onyeuwa, pour

y renaître, que si cette âme a été accueillie au domaine des ancêtres...

Ô Chukwu, créateur de toutes choses, j'admets commettre un acte inhabituel en venant ainsi témoigner alors que mon hôte est toujours en vie...

Mais si je suis venu, c'est parce que, comme disent les anciens, nous n'apportons à la forêt que la lame assez tranchante pour couper du bois. Lorsqu'une situation appelle des mesures drastiques, nous devons les lui accorder...

Les anciens disent que la poussière s'étend au sol et les étoiles au ciel. Jamais elles ne se mêlent...

Ils disent qu'à partir d'un homme on peut façonner une ombre, mais qu'un homme ne meurt pas parce qu'une ombre émane de lui...

Je viens intercéder en faveur de mon hôte car l'acte qu'il a commis est de ceux pour lesquels Ala, gardienne de la terre, exige rétribution...

Car Ala interdit à quiconque de tuer femme ou femelle enceinte...

Car la terre lui appartient, à elle, Ala, glorieuse mère de l'humanité, la plus glorieuse des créatures après toi, toi dont nul homme ni esprit ne connaît le sexe ou l'espèce...

Je suis venu car je crains qu'elle ne porte la main sur mon hôte, connu en ce cycle de vie sous le nom de Chinonso Solomon Olisa...

Voilà pourquoi je suis venu en hâte témoigner de tout ce que j'ai vu et vous convaincre, toi et la glorieuse déesse, que, si mes craintes se confirment, alors, sachez-le, il n'a commis ce crime suprême qu'à son insu et malgré lui...

Même si je relate la plupart des faits en mes propres termes, ils seront véridiques car mon hôte et moi ne faisons *qu'un*. Sa

PREMIÈRE PARTIE

voix est ma voix. Évoquer ses paroles comme s'il était distinct de moi, ce serait restituer mes paroles comme si elles émanaient d'un autre...

Tu es le créateur de l'univers, figure tutélaire des quatre jours – Eke, Orié, Afor et Nkwo – qui composent la semaine igbo...

À toi les anciens ont assigné des noms et des titres innombrables : Chukwu, Egbunu, Oseburuwa, Ezeuwa, Ebubedike, Gaganaogwu, Agujiegbe, Obasidinelu, Agbatta-Alumalu, Ijango-ijango, Okaaome, Akwaakwuru, et bien d'autres encore...

Je parais devant toi, avec l'audace d'une langue de roi, pour plaider la cause de mon hôte, certain que tu entendas ma voix...

LA FEMME SUR LE PONT

Ô Chukwu, quand on est un esprit, un esprit protecteur envoyé pour la première fois habiter un hôte qui va venir au monde à Umuahia, une ville de la terre des grands anciens, la première chose qui frappe, c'est forcément l'immensité de ce pays. Tandis que l'on descend vers la terre avec le corps de l'hôte prêt à se réincarner, on est stupéfait par ce qui se révèle au regard. Soudain, comme si on écartait un rideau originel, on est exposé à une étendue sans fin de végétation d'un vert éclatant. À l'approche d'Umuahia, tous les éléments qui bordent la terre des anciens attirent l'œil : les collines, la grande forêt épaisse d'Ogbuti-ukwu, une forêt aussi ancienne que le premier homme qui y chassa. Les grands anciens avaient appris qu'ici même s'était produite l'explosion cosmique qui avait engendré le monde, et que dès l'origine, lorsque le monde fut divisé en ciel, eau, forêt et terre, la forêt d'Ogbuti était devenue un pays, un pays plus vaste que tous les poèmes qui pourraient l'évoquer. Mais par-delà l'exaltation de la grande forêt, on finit par être plus fasciné encore par ses nombreux cours d'eau, dont le plus grand est le fleuve Imo, avec ses multiples affluents.

Le fleuve s'enroule et se tisse autour de la forêt en un dédale que seul égale celui des veines de l'homme. On le voit jaillir dans

un quartier de la ville comme d'une plaie profonde. On suit la route et à peu de distance il réapparaît, surgi de nulle part, derrière une colline ou une gigantesque gorge. Et là, entre les cuisses des vallées, le revoilà qui coule. Même si d'abord il nous échappe, il suffit de dépasser Bende en direction d'Umuahia, de traverser les villages ngwas, pour qu'un modeste affluent silencieux montre son séduisant visage. Le fleuve occupe une place à part dans les mythologies de ces peuples car il règne sur leur univers. Ils savent que toutes les rivières sont maternelles et donc capables d'engendrer. Et l'Imo a engendré la ville qui porte son nom. Et la ville voisine est traversée par un fleuve plus grand encore, qui a nourri ses propres légendes : le Niger. Au temps jadis, dans son implacable avancée, le Niger sorti de son lit se mêla à un autre fleuve, le Benue, une rencontre qui changea à jamais l'histoire des peuples et des civilisations sur les rives des deux fleuves.

Ô Egbunu, les faits dont je viens témoigner ce soir à ta cour glorieuse ont débuté sur le fleuve Imo il y a près de sept ans. Ce matin-là, comme souvent, mon hôte s'était rendu jusqu'à Enugu pour se ravitailler. Il avait plu la veille au soir à Enugu, il y avait de l'eau partout – dégoulinant des toits, stagnant dans les nids-de-poule, perlant sur les feuilles des arbres – et une bruine légère couvrait les visages et les vêtements. Il parcourut le marché tout joyeux, le pantalon retroussé jusqu'aux chevilles pour ne pas le tacher d'eau sale tandis qu'il allait de boutique en boutique, d'étalage en étalage. L'endroit grouillait de monde, comme toujours depuis le temps des grands anciens, où le marché était au centre de tout. C'était là que s'échangeaient les marchandises, que se tenaient les fêtes, que se menaient les négociations entre villages. Dans tout le pays des anciens, le sanctuaire d'Ala, la déesse mère, se dressait souvent aux abords du marché. Dans

l'esprit des anciens, c'était également le lieu de rassemblement humain par excellence, un endroit propre à attirer les esprits les plus anarchiques : akaliogolis, amosus, esprits manipulateurs, et toutes sortes de créatures errantes et désincarnées. Car sur terre, un esprit sans hôte n'est rien. Il faut habiter un corps pour avoir le moindre effet sur les choses de ce monde. Ainsi ces esprits sont-ils constamment en chasse de réceptacles à occuper, en une quête insatiable de matérialisation. Et il faut les fuir à tout prix. J'ai vu un jour une telle créature investir, faute de mieux, le cadavre d'un chien. Elle parvint même, par quelque alchimie, à ramener cette charogne à la vie et à lui faire parcourir quelques pas tremblants avant de la laisser retomber inerte dans l'herbe. C'était un spectacle effroyable. Voilà pourquoi on déconseille à un chi de délaissier le corps de son hôte en pareil lieu, ou de s'éloigner d'un hôte endormi ou inconscient. Certains de ces êtres désincarnés, surtout les esprits malins, tentent même parfois d'évincer un chi présent ou parti un moment demander conseil pour son hôte. Voilà pourquoi, ô Chukwu, tu nous mets en garde contre pareilles échappées, surtout la nuit ! Car lorsqu'un esprit étranger prend possession d'un corps, il est difficile de l'en déloger ! Voilà pourquoi existent les malades mentaux, les épileptiques, les hommes animés d'abominables passions, les parricides et autres criminels ! Nombre d'entre eux se sont retrouvés possédés par un esprit inconnu, et leur chi exilé réduit à les suivre et à entamer avec l'intrus des négociations suppliantes et souvent vaines. J'ai vu cela bien des fois.

Lorsque mon hôte regagna sa camionnette, il nota dans son grand registre qu'il avait acheté huit volailles adultes – deux coqs et six poules –, un sac de millet, un demi-sac de grain à poulets, et un sac en nylon rempli de termites grillés. Il avait payé le double du prix habituel pour l'une des volailles, un coq blanc comme

laine à la longue crête effilée, au plumage luxuriant. Quand le vendeur le lui avait tendu, ses yeux s'étaient embués de larmes. L'espace d'un instant, le vendeur et même l'oiseau dans ses mains lui avaient paru un mirage chatoyant. L'homme l'observait d'un air stupéfait, se demandant peut-être pourquoi mon hôte était si ému à la vue de ce poulet. Il ignorait qu'il avait à faire à un homme d'instinct et de passion. Et que s'il avait acheté le volatile au double du prix, c'était parce qu'il présentait une ressemblance troublante avec l'oison qu'il possédait enfant, qu'il avait aimé jadis et qui avait changé sa vie.

Ô Chukwu, après avoir acheté le précieux coq blanc, c'est avec ravissement que mon hôte entreprit de rentrer à Umuahia. Ni la conscience soudaine qu'il s'était attardé à Enugu en négligeant de nourrir le reste de ses bêtes, ni même la pensée de l'émeute, des cris et des caquètements furieux qui, au grand déplaisir des voisins les plus éloignés, s'ensuivraient comme souvent lorsque ces bêtes avaient faim, ne put altérer son humeur. Ce jour-là, contrairement à la plupart des autres jours, à chaque contrôle de police il paya les agents sans rechigner. Il n'objecta pas, comme souvent, qu'il n'avait pas d'argent. Au lieu de quoi, avant même d'atteindre les barrages où étaient disposées sur la chaussée des bûches hérissées de clous pour forcer les voitures à s'arrêter, il tendait par la vitre une liasse de billets.

Ô Gaganaogwu, longtemps mon hôte fila sur des pistes de campagne qui traversaient des villages flanqués de riches terres cultivées et de broussailles profondes tandis que le ciel peu à peu s'assombrissait. Des insectes se précipitaient contre le pare-brise et éclataient comme des fruits miniatures jusqu'à ce que la vitre se couvre de petites flaques de bêtes liquéfiées. Par deux fois il dut s'arrêter pour essayer cette bouillie avec un chiffon.

Mais sitôt qu'il repartait, les insectes s'attaquaient de plus belle à la vitre. Lorsque enfin il parvint en bordure d'Umuahia le jour avait vieilli, et le lettrage du poteau rouillé qui proclamait BIENVENUE EN ABIA, L'ÉTAT DE DIEU était à peine visible. Après toute une journée sans manger, il avait l'estomac crispé. Il s'arrêta à quelques pas du pont qui franchissait la rivière Amatu – un affluent du grand fleuve Imo – et stationna derrière un semi-remorque au plateau recouvert d'une bâche.

Lorsqu'il eut coupé le contact, il entendit un tambourinement de pattes à l'arrière de la camionnette. Il sortit et enjamba le fossé qui encerclait la ville et déversait ses eaux usées dans un estuaire en périphérie. Il gagna la clairière où des vendeurs ambulants attendaient assis sur des tabourets, abrités par de petits auvents de tissu, devant leurs étals éclairés de lanternes et de bougies. Il rapporta à la camionnette une main de bananes, une papaye, et un sac en plastique plein de mandarines.

La nuit à l'est était tombée, et la route devant et derrière lui était drapée d'un châle de ténèbres. Il alluma ses phares et regagna la grand-route, tandis que ses nouvelles ouailles caquetaient à l'arrière. Il mangeait les bananes lorsqu'il atteignit le pont sur l'Amatu. Il avait entendu dire, quelques jours plus tôt, qu'en cette saison des pluies, féconde entre toutes, une crue du fleuve avait noyé une femme et son enfant. D'ordinaire il n'accordait guère de crédit aux rumeurs tragiques qui circulaient en ville comme une pièce de monnaie pipée, mais cette histoire-là s'était gravée dans son esprit pour une raison que même moi, son chi, je ne pouvais saisir. À peine parvenait-il au milieu du pont, obnubilé par cette mère et son enfant, qu'il vit une voiture garée près du parapet, une portière grande ouverte. Il ne distingua d'abord que le véhicule, son habitacle sombre, et un point de lumière reflété sur la vitre du conducteur. Mais en détournant les yeux

il aperçut, vision terrifiante, une femme qui tentait d'enjamber le garde-fou.

Ô Agujiegbe, quelle étrange coïncidence : depuis des jours mon hôte était obsédé par une noyée, et brusquement il se retrouvait face à une femme grimpée sur le rebord du parapet, le corps incliné, prête à se jeter dans la rivière. Dès qu'il la vit, il tressaillit de tout son être. Il freina brusquement, descendit d'un bond et courut vers les ténèbres en hurlant :

- Non, non, ne faites pas ça ! Je vous en prie ! Ne faites pas ça ! *Biko, eme na !*

La femme sursauta, aussitôt ébranlée par l'ingérence soudaine de mon hôte. Elle tourna la tête, recula d'un pas vif et, dans un cri, tomba à la renverse sur le sol, manifestement terrifiée. Il se précipita pour l'aider à se relever.

- Non, mama, non, je t'en prie ! dit-il en se penchant sur elle.

- Laisse-moi tranquille, lui lança-t-elle à bout portant. Laisse-moi. Va-t'en.

Ô Egbunu, mon hôte, confronté à ce rejet, battit en retraite d'un pas affolé, les mains levées en ce geste étrange qui chez les enfants des anciens exprime défaite et capitulation, et dit :

- C'est bon. J'arrête. J'arrête.

Il lui tourna le dos, mais ne put se résoudre à partir. Il redoutait ce qu'elle ferait s'il la laissait car, lourd d'un fardeau de chagrin lui-même, il savait bien que le désespoir est la peste de l'âme. Qu'il peut détruire une vie déjà ravagée. Alors il se retourna pour lui faire face, les mains cette fois tendues devant lui comme des bâtons.

- Ne fais pas ça, mama. Rien ne vaut qu'on meure comme ça. Rien, mama.

Lentement, laborieusement, la femme se remit debout, les yeux fixés sur lui, sans cesser de dire :

– Laisse-moi. Laisse-moi.

À présent, il apercevait son visage, éclairé par la pupille des phares. Il n'exprimait que peur. Ses yeux semblaient gonflés, sans doute par de longues heures de larmes. Il comprit aussitôt que cette femme était profondément blessée. Car tout homme qui a subi le malheur ou l'a constaté chez autrui en reconnaît les marques sur un visage, même de très loin. Tandis que la femme tremblait, figée dans la lumière, il se demanda qui elle avait pu perdre. L'un de ses parents ? Son mari ? Son enfant ?

– Je vais vous laisser tranquille, dit-il en relevant les mains. Je vous laisse, j'y vais. Je vous le jure devant Dieu.

Il se détourna vers la camionnette mais, face au poids de la douleur qu'il avait perçue en elle, même ces quelques pas esquissés lui parurent d'une cruauté sans bornes. Il s'arrêta, pris d'un vide vertigineux au creux de ses entrailles, assourdi par la trépidation angoissée de son cœur. Il lui refit face.

– Mama, fit-il, il ne faut pas sauter, tu m'entends ?

Il déverrouilla en hâte l'arrière de la camionnette puis l'une des cages et, tout en guettant par la vitre et en se répétant à mi-voix qu'elle ne devait pas lâcher, il prit deux poulets par les ailes, un dans chaque main, et regagna le pont en courant.

Il la trouva où il l'avait laissée, les yeux tournés vers la camionnette, comme hypnotisée. Et même si un esprit protecteur ne peut pas voir l'avenir ni donc pleinement savoir ce que son hôte va faire – seuls toi, ô Chukwu, et les grandes divinités possédez le don de prescience, que vous pouvez accorder à certains dibias –, j'en avais le pressentiment. Certes, je sais bien que tu nous déconseilles, à nous esprits protecteurs, d'interférer dans les affaires de nos hôtes, pour les laisser exécuter leur volonté et être pleinement hommes. Mais je ne pus m'empêcher de glisser dans son esprit la pensée qu'il était l'ami des oiseaux, et que sa

vie avait été transformée par sa relation avec les bêtes ailées. Je lui fis miroiter un instant l'image bouleversante de l'oison qu'il avait possédé jadis. Mais cela n'eut guère d'effet, car en de pareils moments, lorsqu'un homme est submergé par l'émotion, il devient Egbenchi, le cerf-volant têtu qui n'écoute ni même ne comprend ce qu'on lui dit. Il va où il veut et fait ce qu'il veut.

– Rien, non, rien ne devrait forcer quelqu'un à tomber dans la rivière pour y mourir. Rien – il brandit les poulets au-dessus de sa tête. Voilà ce qui arrive si on y tombe. On meurt, et on disparaît à tout jamais.

Il se rua vers le parapet, les mains alourdies par les oiseaux, qui caquetaient en tons suraigus et s'agitaient tout affolés sous son emprise.

– Même ces poulets, ajouta-t-il – et il les précipita dans le vide et les ténèbres.

L'espace d'un instant, il les regarda affronter l'air, battre des ailes frénétiquement contre le vent, lutter désespérément pour leur vie, en vain. Une plume atterrit sur le dos de sa main, mais il la chassa avec tant de hâte et de violence qu'il en éprouva une vive douleur. Puis, alors que les poulets entraient en contact avec l'eau, il entendit un bruit d'aspiration, suivi de clapotements et d'éclabousses dérisoires. La femme aussi paraissait écouter, et dans cette attention commune il ressentit un lien indescriptible – comme s'ils étaient devenus les seuls témoins d'un crime secret et inqualifiable. Il resta figé jusqu'à ce qu'il entende la femme suffoquer. Il leva les yeux vers elle, les abaissa vers les eaux dérobées à sa vue par la nuit, puis la regarda de nouveau.

– Tu vois, dit-il en désignant la rivière, tandis que le vent grognait comme une quinte de toux dans la gorge sèche de la nuit.

C'est alors qu'approcha une voiture, à une allure prudente, la première à atteindre le pont depuis son arrivée. Elle s'arrêta

PREMIÈRE PARTIE

à quelques pas d'eux et klaxonna, puis le conducteur lâcha une phrase qu'il ne put entendre, prononcée dans la langue du Blanc.

– J'espère que vous n'êtes pas des voyous, oh !

Et puis la voiture repartit, gagna en vitesse.

– Tu vois, répéta-t-il. Même ces précieuses volailles tombent et se noient.

Une fois ces mots sortis de sa bouche, il s'apaisa, comme c'est souvent le cas quand, après un acte inhabituel, un homme se replie sur lui-même. Il ne pensait plus qu'à quitter les lieux, et cette pensée le submergea en un élan irrésistible. Et moi, son chi, lui insufflai la pensée qu'il en avait assez fait, et qu'il valait mieux partir. Alors il se rua vers sa camionnette et démarra dans un tumulte de caquètements. Dans le rétroviseur, la vision de la femme sur le pont surgit, tel un esprit qu'on invoque, en un flash lumineux, mais il ne s'arrêta pas, ne regarda pas en arrière.

DÉSOLATION

Ô Agujiegbe, les grands anciens disent que, pour parvenir au sommet d'une colline, il faut partir de son pied. J'ai fini par comprendre que la vie d'un homme est une course, de son point de départ à son point d'arrivée. Et que ce qui précède est la cause première de ce qui suit. C'est la raison pour laquelle les gens demandent « Pourquoi ? » quand ils sont étonnés de ce qui leur arrive. La plupart du temps, les raisons et les secrets les plus enfouis dans le cœur des hommes peuvent être dévoilés si l'on creuse bien. C'est pourquoi, ô Chukwu, afin d'intercéder en faveur de mon hôte, je suggère que nous cherchions l'origine de cette histoire dans les années douloureuses qui ont précédé cette soirée sur le pont.

Le père de mon hôte était mort à peine neuf mois plus tôt, le plongeant dans une détresse plus aiguë qu'il en ait jamais connu. Il aurait pu en être autrement s'il avait été entouré, comme quand il avait perdu sa mère, ou son oison, ou quand sa sœur avait quitté la maison. Mais à la mort de son père, il n'y avait plus personne. Sa sœur, Nkiru, qui s'était enfuie avec un homme plus âgé, taradée par la mort de leur père, prit encore davantage ses distances – peut-être craignait-elle que mon hôte ne la rende responsable de cette disparition. Les jours qui suivirent

le décès ne furent qu'absolues ténèbres. L'agwu de la douleur le tourmentait nuit et jour et faisait de lui une maison vide où les souvenirs familiaux traumatiques rôdaient comme des rongeurs. Il s'éveillait presque chaque matin en croyant sentir les effluves de la cuisine de sa mère. En pleine journée, sa sœur lui apparaissait, nette et incarnée, comme si elle n'avait été qu'occultée passagèrement par un rideau. Et la nuit, il sentait si intensément la présence de son père qu'il finissait parfois par croire qu'il était là. « Papa ! Papa ! » criait-il aux ténèbres, en s'agitant frénétiquement. Mais il n'obtenait en réponse que silence, un silence si puissant qu'il rétablissait sans appel la réalité

Il traversait le monde dans un vertige, comme sur un fil. Sa vision devint telle qu'il n'y voyait plus rien. Rien ne le reconfortait, pas même la musique d'Oliver De Coque, qu'il écoutait sur son gros poste radio presque chaque soir, ou en s'affairant au potager. Même ses volailles pâtissaient de son deuil. Il s'en occupait avec moins de soin, ne les nourrissait généralement qu'une fois par jour, oubliait même parfois de leur donner à manger. C'était souvent leur caquètement de protestation furieuse qui finissait par le faire réagir et le forçait à les nourrir. Il ne veillait sur ses bêtes que d'un œil distrait, et bien des fois les faucons fondaient sur elles.

Et lui, de quoi se nourrissait-il à cette période ? Il se contentait de ce qu'offrait la ferme, un bout de terrain qui s'étendait du perron jusqu'en bordure de la chaussée, où il faisait pousser des tomates, des gombos et des poivrons. Il laissa le maïs planté par son père flétrir et mourir, et une foule d'insectes infester ce ferment pourrissant tant qu'ils n'empiétaient pas sur les autres récoltes. Quand les vestiges de la ferme ne suffirent plus à ses besoins, il fit ses courses au marché près du grand rond-point, en limitant ses échanges au strict minimum. Peu à peu, il devint

un homme de silence qui pouvait passer des jours sans parler – même à ses ouailles, qu’il considérait souvent comme des compagnons. Il s’achetait des oignons et du lait, et parfois mangeait au café d’en face, la cantine de Madame Réconfort. Là non plus il ne parlait guère, se contentait d’observer les gens autour de lui avec une crainte incrédule, une tension volcanique, comme si sous leur apparence paisible ils étaient en réalité des esprits rebelles surgis dans son monde.

Et bientôt, ô Oseburuwa, comme souvent en pareil cas, il devint une créature de chagrin, au point de refuser toute aide. Même Elochukwu, le seul ami qu’il avait conservé de ses années de lycée, ne parvenait pas à le réconforter. Il l’évitait. Un jour ce dernier vint à moto jusque devant chez lui, frappa à la porte et l’appela à grands cris pour voir s’il était à la maison. Mais il garda le silence, fit mine d’être absent. Elochukwu, soupçonnant peut-être la ruse, l’appela au téléphone – cet objet par lequel un humain peut converser avec une autre personne physiquement absente. Mon hôte le laissa sonner jusqu’à ce qu’Elochukwu raccroche et reparte. Il rejetait toutes les propositions de son oncle, dernier survivant de sa famille paternelle, qui le suppliait de venir le rejoindre à Aba. Face à l’insistance du vieil homme, il débrancha son téléphone et n’y toucha plus pendant deux mois, jusqu’au jour où il fut réveillé par un bruit de voiture dans la cour : c’était son oncle.

L’oncle était arrivé furieux, mais en découvrant son neveu si brisé, si maigre, si émasculé, il en fut ému. Le vieil homme pleura sous ses yeux. Et le spectacle de cet homme qu’il n’avait pas vu depuis des années qui sanglotait sur son épaule provoqua ce jour-là un déclic chez mon hôte. Il s’aperçut qu’un trou avait été foré dans sa vie. Et ce soir-là, tandis que son oncle ronflait, étendu sur l’un des canapés du salon, il comprit soudain que

le trou était apparu après la mort de sa mère. Et c'était vrai, ô Gaganaogwu. J'étais présent, moi, son chi, quand il avait vu sa mère être ramenée de l'hôpital, morte quelques heures à peine après avoir accouché de sa sœur. C'était il y a seize ans, l'année que les Blancs nomment 1991. Il n'avait que neuf ans à l'époque, trop jeune pour admettre ce que l'univers lui réservait. Le monde qu'il avait connu jusqu'au soir où mourut sa mère s'était fait enchevêtrement impossible à démêler. L'affection de son père, les voyages à Lagos, les excursions au zoo d'Ibadan et aux parcs d'attractions de Port Harcourt, même les consoles de jeux : rien n'y fit. Rien de ce que tenta son père ne put combler la fissure de son âme.

Vers la fin de cette année-là, au moment où l'araignée cosmique d'Eluigwe tisse sa toile luxuriante par-dessus la lune pour la treizième fois, désespérant de redonner à son fils la joie de vivre, son père l'emmena dans son village. Il se rappelait que mon hôte avait été fasciné par ses récits de chasse aux oies sauvages dans la forêt d'Ogbuti pendant la guerre, lorsqu'il était enfant. Alors il l'emmena chasser l'oie dans la forêt, un épisode que je relaterai en temps voulu. Lorsque mon hôte rentra chez lui avec l'oison, il était transformé.

L'oncle, voyant dans quel état était mon hôte, resta près de lui quatre jours, au lieu d'un comme prévu. Le vieil homme fit le ménage, s'occupa des volailles, et l'emmena à Enugu pour acheter du grain et des provisions. Durant ces jours, l'oncle Bonny, malgré son bégaiement, lui emplît la tête de mots. Ses propos tournaient pour l'essentiel autour des dangers de la solitude et du besoin d'une présence féminine à ses côtés. Et ils étaient justes, car j'avais vécu assez longtemps parmi les hommes pour savoir que la solitude est ce chien violent qui aboie interminablement dans la longue nuit du deuil. J'ai vu cela bien des fois.

– Nonso, disait l'oncle. S-s-si t-tu ne te t-trouves p-pas u-une f-femme t-très v-vite, dit-il le matin de son départ, ta t-t-tante et moi on d-devra t'en t-t-trouver une n-n-nous-mêmes – il secoua la tête. Pa-pa-parce que tu ne peux pas vivre comme ça.

Il y avait tant de ferveur et de puissance dans les mots de son oncle qu'après son départ mon hôte se prit à désirer quelque chose qu'il n'avait plus connu depuis longtemps : la chaleur d'une femme. Et lentement ce désir contribua à sa guérison, détournant ses pensées de son deuil. Il sortit davantage, pour rôder aux abords de l'université fédérale pour jeunes filles. Au début, il observait les jeunes filles de loin, depuis les terrasses de café en bord de route, avec une curiosité intermittente. Il prêtait attention à leurs cheveux tressés, leurs seins, leurs traits et leur allure. Son intérêt alla croissant et il finit par en aborder une, mais elle le repoussa. Mon hôte, que les circonstances avaient rendu peu confiant, décréta qu'il ne se risquerait pas à un nouvel essai. Je lui instillai la pensée qu'on ne pouvait guère espérer séduire une femme du premier coup. Mais il ne prêta pas attention à ma voix. Quelques jours après son échec, il s'aventura dans un bordel.

La femme qui le reçut dans son lit avait deux fois son âge. Elle portait ses cheveux lâchés, à la façon des grandes anciennes. Elle avait le visage maquillé d'une substance poudreuse qui lui conférait une délicatesse qu'un homme pouvait trouver agui-chante. Par la forme de son visage, elle ressemblait à Uloma Nezeanya, une femme qui, il y a deux cent quarante-six ans, s'était fiancée à l'un de mes anciens hôtes (Arinze Iheme) mais avait disparu avant la cérémonie du vin, enlevée, soupçonna-t-on, par des négriers aros.

Sous ses yeux, la femme se dévêtit et exhiba un corps voluptueux et attirant. Mais quand elle lui demanda de la monter, il en fut incapable. Ce fut, ô Egbunu, une expérience inouïe, comme

je n'en avais jamais connu. Car d'un seul coup, sa spectaculaire érection qui durait depuis des jours disparut à l'instant même où elle allait enfin trouver à se satisfaire. Il fut saisi d'une gêne et d'une timidité aussi soudaines qu'intenses, se perçut comme un novice, ignorant les choses du sexe. Ce sentiment s'accompagna d'un tourbillon d'images : sa mère dans son lit d'hôpital, l'oison perché sur une clôture en équilibre instable, son père pétrifié par la rigidité cadavérique. Il se mit à trembler, s'arracha lentement du lit et demanda la permission de partir.

- Quoi ? Tu vas gaspiller ton argent comme ça ? s'étonna la femme.

Il répondit que oui. Il se redressa, tendit la main vers ses vêtements.

- Je comprends pas, ta bite, elle peut encore bander.

- *Biko, ka'm laa.*

- Tu causes pas anglais ? Parle-moi petit-nègre, moi je cause pas igbo.

- OK, j'veux y aller.

- Eh, *na wa oh*. Moi, j'ai jamais rien vu comme ça, oh. Mais faut pas gâcher ton argent.

Elle se leva du lit et alluma l'ampoule électrique. Il recula devant l'éclat éblouissant de sa vertigineuse féminité.

- Aie pas peur, aie pas peur, relax, hein ?

Il se figea.

Elle lui prit ses vêtements et les remplaça sur la chaise. Elle s'agenouilla à même le sol, lui prit le pénis et de l'autre main lui empoigna les fesses. Il se tordit et frémit à cette sensation. Elle éclata de rire.

- Quel âge t'as ?

- Trente... aaah... trente ans.

- S'te plaît, mens pas, quel âge t'as ?

Elle lui serra le gland. Il hoqueta et voulut parler, mais elle referma la bouche sur son sexe et l'engloutit à moitié. Mon hôte bredouilla les mots « vingt-cinq ans » dans une hâte fiévreuse. Il tenta de se dégager, mais elle passa son bras libre autour de sa taille et l'immobilisa. Elle le suçait en glougloutant, vigoureusement, tandis qu'il criait, gémissait, grinçait des dents et proférait des mots absurdes. Il vit une lumière iridescente bordée de ténèbres et sentit une sensation de froid au fond de lui. Cette équation complexe continua de faire rage dans son corps jusqu'à ce qu'il laisse échapper un cri :

- Je jouis, je jouis !

Elle se détourna, et le sperme la manqua de justesse. Il retomba sur la chaise, au bord de l'évanouissement. Quand il quitterait le bordel, secoué et épuisé, il emporterait avec lui le poids de cette expérience comme un sac de maïs. C'est quatre jours plus tard qu'il rencontra la femme sur le pont.

Ô Ezeuwa, il quitta le pont ce soir-là sans bien savoir ce qu'il avait fait, sinon que cela sortait de l'ordinaire. Il rentra chez lui pénétré d'un sentiment de plénitude qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Apaisé, il débarqua son nouveau contingent de poulets, six au lieu de huit, et porta les cages dans la cour en s'éclairant à la torche de son téléphone portable. Il déchargea le grand sac de millet et le reste des provisions achetées à Enugu. Ce n'est qu'après avoir tout déposé qu'il fut saisi d'une brusque révélation. « Oh Chukwu ! » s'écria-t-il, et il se rua dans le salon. Il saisit sa lampe rechargeable, actionna l'interrupteur et une faible lueur blanche émana des trois ampoules fluorescentes. Il actionna la molette sans obtenir plus de lumière. Il se pencha pour observer et constata qu'une ampoule était morte, recouverte d'une tache de suie. Il se précipita tout de même dans la cour et,

une fois la cage éclairée tant bien que mal, il se remit à crier : « Chukwu ! Oh, Chukwu ! » Car il comprit que l'une des volailles qu'il avait jetées du haut du pont était le coq blanc comme laine.

Ô Akataka, il est fréquent que les humains veuillent réécrire l'histoire, inverser le cours des choses. Mais jamais, jamais l'on n'y parvient. Bien des fois j'ai vu cela. Comme d'autres créatures de son espèce, mon hôte se précipita vers sa camionnette, sur laquelle trônait, tel un veilleur, un chat noir. Mon hôte le chassa. Le félin poussa un gémissement strident et fila dans les buissons. Mon hôte s'installa au volant et repartit dans la nuit. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, et seul un énorme semi-remorque qui tentait de s'engager dans une station-service le ralentit. Lorsqu'il parvint au pont, la femme qu'il avait vue avait déjà disparu – et sa voiture aussi. Il en déduisit qu'elle ne s'était pas jetée dans la rivière. Mais à ce stade, ce n'était plus de la femme qu'il se souciait. Il dévala la pente vers la rive, les oreilles emplies de la rumeur nocturne ; sa lampe torche avalait les ténèbres comme un boa. Il sentit le bourdonnement des insectes se coaguler dans l'air en cercles concentriques et lui envelopper le visage à l'approche de la berge. Il agita frénétiquement les bras pour les chasser. La torche accompagna le mouvement de sa main et oscilla plusieurs fois au-dessus des eaux, raide comme un bâton, puis illumina toute la rive sur plusieurs mètres. Il suivit des yeux le chemin du faisceau, mais ne vit que des berges vides, jonchées de chiffons et de détritiques. Il passa sous le pont et se retourna en entendant un bruit, le cœur palpitant. Quand il s'approcha, la lumière révéla un panier. Son tressage de raphia s'était effiloché en longues fibres tordues. Il se précipita, submergé d'espoir.

Le panier était vide, et il balaya de sa torche l'eau qui coulait sous le pont, éclairant la rivière aussi loin qu'il put, mais sans trouver trace d'aucune poule. Il se remémora le moment où il

les avait jetées, leur battement d'ailes frénétique, leur tentative désespérée et poignante de se cramponner aux barres du parapet, en vain. Il avait compris très vite, en élevant des volailles, qu'elles étaient les plus vulnérables de tous les animaux. Elles n'avaient guère de moyens de se défendre contre le danger, si modeste soit-il. Et c'était cette vulnérabilité même qui les lui avait rendues si attachantes. Au début, son oison lui avait fait aimer toutes les bêtes à plumes, mais il avait fini par concentrer tout son amour sur les pauvres volailles après avoir vu un faucon attaquer sauvagement une poule.

Il passa au peigne fin l'épaisse toison de la nuit comme on épouille une bête à fourrure, puis, désespéré, rentra chez lui. De plus en plus, son acte lui paraissait commis sans concertation avec son esprit. C'était cela plus que tout qui le faisait souffrir. Souvent des ténèbres soudaines s'abattent sur le cœur d'un homme quand il découvre qu'il a fait du mal malgré lui. Quand il en prend conscience, son âme s'agenouille vaincue et, accablée, se soumet aux alusis du remords et de la honte, et dans cette soumission s'inflige des blessures. Alors l'homme blessé cherche la guérison par des gestes de rétribution. S'il a souillé ou déchiré le vêtement d'un autre homme, il peut par exemple lui offrir un vêtement neuf et lui dire : « Tiens, mon frère, prends ce vêtement en échange. » S'il a cassé un objet, il peut chercher à le réparer ou le remplacer. Mais s'il a fait ce que nul ne peut défaire, ou cassé ce que nul ne peut réparer, il ne lui reste plus qu'à se soumettre au sortilège apaisant du remords. C'est là un grand mystère !

Ô Ezeuwa, lorsque mon hôte cherchait une réponse à quelque chose qui dépassait son entendement, je me risquais souvent à la fournir. Ainsi, cette nuit-là avant qu'il ne s'endorme, je gravai dans son esprit l'idée qu'il devrait retourner à la rivière à son réveil. Peut-être pourrait-il encore retrouver ses volailles. Mais il ne tint

pas compte de mon conseil. Il crut que cette idée avait germé directement dans son cerveau, car l'homme n'a aucun moyen de distinguer ce que lui insuffle un esprit – fût-ce son propre chi – de ce que lui suggère sa propre voix intérieure.

À de nombreuses reprises ce jour-là je continuai à lui faire miroiter cette idée, mais chaque fois sa voix intérieure répliquait qu'il était trop tard, que les poules avaient dû se noyer. Ce à quoi je rétorquais qu'il ne pouvait pas en être sûr. Mais la voix persistait : *C'est fini ; il n'y a plus rien à faire*. Alors, le soir venu, quand je compris qu'il n'en ferait rien, je fis ce que toi, Oseburuwa, tu déconseilles formellement aux esprits protecteurs sauf dans les cas extrêmes. Je sortis du corps de mon hôte alors qu'il était conscient. Je le fis car je savais que mon rôle ne consistait pas seulement à le guider mais aussi à le soutenir et à vérifier les choses qui pouvaient être hors de sa portée. En effet, je me considère comme son représentant au royaume des esprits. Je suis en lui et j'observe le moindre mouvement de ses mains, son moindre pas, son moindre geste. Pour moi, son corps est un écran où se projette la totalité de sa vie. Car lorsque j'occupe un hôte je ne suis qu'un réceptacle creux rempli par la vie d'un humain, et rendu concret par cette vie. C'est donc en qualité de témoin que je le regarde vivre, et sa vie devient mon témoignage. Mais un chi est bridé par le corps de son hôte. Tant qu'il y demeure, il lui est presque impossible de voir ou d'entendre ce qui est présent ou proféré dans le règne des êtres surnaturels. En revanche, s'il s'en extrait, il accède à des choses imperceptibles à l'homme.

Une fois sorti de son corps, je fus assailli par la clameur du monde des esprits, une symphonie assourdissante de sons qui auraient terrifié les hommes les plus braves. C'était une cacophonie de voix : plaintes, cris, hurlements, bruits en tout genre. Chose étrange : alors que la frontière qui sépare le monde

humain de celui des esprits n'est pas plus épaisse qu'une feuille, on n'entend pas le plus infime écho de ce tumulte tant qu'on ne quitte pas le corps de son hôte. Le chi nouvellement créé et qui descend sur terre pour la première fois est submergé par ce vacarme, si effrayant qu'il peut être tenté de regagner en hâte la forteresse de silence qu'est le corps de son hôte. C'est ce qui m'est arrivé lors de mon premier séjour terrestre, comme à bien des esprits protecteurs que j'ai rencontrés aux cavernes du repos d'Ogbunike, de Ngodo, d'Ezi-ofi, voire aux pyramides d'Abaja. Et ce tumulte est plus effrayant encore, la nuit, à l'heure des esprits.

Chaque fois que je quitte mon hôte alors qu'il est éveillé, je fais en sorte que ces échappées soient brèves, afin que rien ne lui arrive en mon absence et qu'il ne fasse rien que je ne puisse justifier. Mais on ne chemine pas au même rythme selon qu'on est désincarné ou porté par une enveloppe humaine, et je dus laborieusement me frayer une voie dans la foule du Benmuo, où des esprits de toutes sortes grouillaient comme autant d'asticots invisibles. Ma hâte porta ses fruits, et je parvins à la rivière en l'espace de sept battements de cils, mais je n'y trouvai rien. Je revins le lendemain, et à la troisième visite je vis enfin le coq blanc qu'il avait jeté du pont. Le corps gonflé, il gisait à la surface, pattes en l'air, raide mort. L'eau avait ajouté une imperceptible touche de gris à son plumage, et son ventre était dépouillé de tout duvet comme si quelque chose dans l'eau l'avait dévoré. Son cou paraissait distendu, ses rides plus profondes, et il était tout boursouflé. Un vautour trônait sur l'une de ses ailes, aplaties et étalées à la surface, et scrutait la charogne et les alentours. Je ne vis aucun signe de l'oiseau blanc comme laine.

Ô Ebubedike, au fil de mes cycles d'existence, j'ai fini par comprendre que les choses qui arrivent à un homme se sont déjà

produites il y a bien longtemps en quelque royaume souterrain, et que rien dans l'univers n'est sans précédent. Le monde tourne sur la roue silencieuse d'une patience ancestrale, en vertu de laquelle toutes choses attendent et prennent vie par cette attente. La malchance qui affecte un homme l'attendait depuis longtemps – au milieu d'un chemin, sur une route ou sur un champ de bataille, jusqu'à ce que son heure vienne. C'est l'individu, ainsi que tous ceux qui compatissent avec lui, y compris son chi, qui, lorsqu'il atteint ce point et voit s'abattre le sort, peut naïvement succomber à une stupéfaction maussade. Mais en vérité cet homme était mort depuis longtemps, et la réalité de sa mort simplement dissimulée sous le voile soyeux du temps, qui enfin s'écarte pour la révéler. J'ai vu cela advenir bien des fois.

Ce soir-là tandis qu'il dormait, je suis sorti de son corps comme je le faisais souvent pour pouvoir veiller sur lui, car c'est souvent de nuit, durant le sommeil des humains, que s'activent les habitants du Benmuo. Et de cette position extérieure, je projetai dans son esprit inconscient l'image du poulet, du vautour, car le moyen le plus simple de transmettre à son hôte un événement aussi mystérieux consiste à passer par la sphère des rêves, royaume fragile où un chi ne doit pénétrer qu'avec précaution et circonspection, car c'est un théâtre ouvert accessible à n'importe quel esprit. Un chi doit d'abord s'extraire du corps de son hôte avant de pouvoir s'introduire dans le monde de ses rêves. Cela évite également au chi d'être identifié par des esprits étrangers alors qu'il flotte dans un espace vacant.

Lorsque je lui eus projeté ces images, il s'agita dans son sommeil, leva une main et replia mollement le poing. Je soupirai, soulagé, comprenant qu'il savait à présent ce qui était arrivé à son coq blanc.

Ô Gaganaogwu, sa tristesse d'avoir noyé les poulets avait anéanti en lui toute pensée pour la femme du pont. Mais lentement, à mesure que la tristesse s'apaisait, l'image de cette femme franchit les frontières de son esprit et l'envahit peu à peu. Il se mit à ressasser la vision qu'il avait eue d'elle. Tout ce qu'il retenait de cette apparition nocturne, c'est qu'elle était de taille moyenne, et moins plantureuse que Miss J la prostituée. Elle portait une jupe et un chemisier fin. Et il se rappela que sa voiture était une Toyota Camry bleue, comme celle de son oncle. Et souvent, sa pensée bondissait, telle une sauterelle, de cette vision à une interrogation curieuse : qu'était-elle devenue après son départ du pont ? Il se reprochait d'être parti si vite.

Les jours suivants, il s'occupa de son poulailler et de son jardin d'une main légère, maintenant obsédé par cette femme. Et quand il allait en ville il guettait la voiture bleue. Au fil des semaines, il fut repris de désir pour la prostituée, un désir qui enflait comme un orage et inondait le paysage desséché de son âme, et qui finit par le conduire au bordel. Mais Miss J n'était pas libre. Les autres pensionnaires l'assaillirent, et l'une d'elles l'entraîna dans une chambre. Elle avait la taille fine et une cicatrice au ventre. Avec elle, il se sentit confiant et sûr de lui, comme si, lors de sa précédente visite, toutes ses appréhensions et sa naïveté avaient été battues à mort. Il céda à ses avances sans scrupules et, même si j'évite en général de regarder mes hôtes forniquer, car l'acte sexuel ressemble terriblement à la mort, cette fois je restai en lui car ce serait sa première fois. Quand ce fut fait, elle lui administra une claque dans le dos en lui disant à quel point il était doué.

Pourtant, malgré cette expérience, il demeurait attiré par Miss J, son corps, le bruit familier de ses soupirs. Il constata avec surprise que, même s'il avait eu un rapport plus complet

avec l'autre femme, il avait éprouvé plus de plaisir entre les mains de Miss J. Il revint au bordel trois jours plus tard et évita soigneusement l'autre femme, qui accourait vers lui avec enthousiasme. Cette fois, Miss J était libre. Elle le dévisagea comme si elle le reconnaissait à peine et entreprit de le déshabiller en silence. Avant qu'ils commencent, elle répondit au téléphone, dit à son interlocuteur de venir dans deux heures puis, comme la voix d'homme semblait hostile à cet arrangement, avança le rendez-vous d'une demi-heure.

Ils étaient déjà en pleins ébats quand elle évoqua la fois précédente dans un éclat de rire.

– Cette fois, tu ouvres les yeux quand je t'ai sucé, hein ?

Il lui fit l'amour avec une exubérance qui lui enfiévrâ l'âme, et se déversa tout entier dans l'étreinte. Mais une fois qu'il s'affala à son côté, elle repoussa son bras et se leva.

– Miss J ! s'écria-t-il, au bord des larmes.

– Quoi encore ? – elle entreprit d'agrafer son soutien-gorge.

– Je vous aime.

Ô Egbunu, la femme s'immobilisa, tapa dans ses mains et éclata de rire. Elle alluma la lumière et retourna au lit. Elle lui prit le visage d'une main, parodia la solennité sombre avec laquelle il avait prononcé ces mots et rit de plus belle.

– Oh mon petit gars, tu causes sans savoir – de nouveau elle tapa dans ses mains. Non mais regardez-le, il dit qu'il m'aime. Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! Il me connaît même pas, et voilà qu'il dit qu'il m'aime. Allez, dis que tu l'aimes, ta mama.

Elle claqua des doigts et bascula dans une hilarité renouvelée. Et pendant des jours, il sentit son rire résonner dans tous les creux de son être, comme si c'était le monde même qui riait de lui, pauvre petit homme solitaire dont le seul péché était d'être assoiffé d'une présence à ses côtés. C'est alors qu'il éprouva pour

LA PRIÈRE DES OISEAUX

la première fois cette émotion déroutante et grisante de l'amour idéalisé, un carrefour distinct de ce que lui inspiraient ses oiseaux et sa famille. Sentiment douloureux, car la jalousie est l'esprit malin qui se tient au seuil de l'amour et de la folie. Il voulait qu'elle lui appartienne, plein de rancœur envers tous les hommes qui allaient la posséder après lui. Mais il ignorait encore que rien, jamais, n'appartient pleinement à personne. Nu il est né, nu il repartira. Un homme ne peut posséder que ce qu'il garde auprès de lui. S'éloigner, c'est risquer la perte. Il ignorait alors qu'un homme a beau renoncer à tout ce qu'il possède pour la femme qu'il aime, elle risque en retour de ne plus vouloir de lui. Bien des fois j'ai vu cela.

Et c'est ainsi que, brisé par toutes les choses qu'il ignorait encore, il quitta la chambre, déterminé à ne jamais revenir.

ÉVEIL

Ô Ijango-ijango, en bien des séjours au monde humain, j'ai entendu les grands anciens, dans leur profondeur kaléidoscopique, dire que, si profond que soit le chagrin, rien ne peut forcer les yeux à verser des larmes de sang. Si longtemps que pleure quelqu'un, seules coulent des larmes ordinaires. Même si un homme demeure longtemps dans l'affliction, il finira par s'en arracher. À la longue, son esprit se dotera de bras forts comme des branches, abattra le mur et trouvera la rédemption. Car si noire que soit la nuit, elle finit toujours par passer, et Kamanu, le dieu du soleil, brandit le lendemain son grandiose emblème. Bien des fois j'ai vu cela.

Au quatrième mois après sa rencontre avec la femme du pont, mon hôte avait presque surmonté son chagrin. Non qu'il fût pour autant heureux, car même les atours de ses jours les plus radieux étaient ourlés d'un fil de ténèbres douloureuses. Simplement, il reprenait vie, se rouvrait à la possibilité du bonheur. Il se tourna vers son ami Elochukwu, qui se mit à lui rendre visite régulièrement et le persuada d'adhérer au MASSOB, ce mouvement qui ratissait la jeunesse igbo comme un vieux balai amasse la poussière. Elochukwu, son ami de lycée et confident, qui avait toujours été mince, s'était musclé et exhibait ses biceps à tout va

en portant des maillots de corps et des débardeurs. « Le Nigeria a échoué », disait-il à mon hôte dans la langue du Blanc, avant de revenir à la langue des ancêtres qu'il privilégiait dans leurs discussions : « *Ihe eme bi go. Anyi choro nzoputa !* » Il insista tant que mon hôte finit par le suivre. Le soir, dans le grand local d'un concessionnaire automobile, ils se rassemblaient en béret noir et chemise rouge, entourés de drapeaux à l'effigie d'un soleil ascendant, de cartes géographiques, et de photos de soldats qui avaient combattu pour le Biafra. Mon hôte traînait dans le sillage de ce groupe, et scandait des slogans à pleins poumons. Il braillait « Le Biafra doit renaître », puis, en tapant des pieds sur le plancher inachevé, psalmodiait : « MASSOB ! MASSOB ! » Assis parmi eux, il écoutait le concessionnaire et le chef du mouvement, Ralph Uwazuruike. Alors mon hôte prenait la parole, se déridait enfin, et beaucoup remarquaient son large sourire, sa propension à rire. Ces hommes, sans savoir d'où il venait ni ce qu'il avait traversé, percevaient les premiers signes de sa guérison.

Ô Chukwu, moi qui avais habité un hôte durant la guerre du Biafra, je craignais que son rapprochement avec ce groupe ne le mette en danger. Je lui insufflai l'idée que son engagement pouvait l'exposer à la violence. Mais sa voix intérieure répliqua avec confiance qu'il n'avait pas peur. Et de fait, il fréquenta longtemps le groupe, uniquement mû par une colère qu'il n'aurait su définir. Car lui-même n'avait pas vécu les outrages dénoncés par ces hommes. Personne dans son entourage n'avait été assassiné par des gens du nord du Nigeria. Et s'il jugeait vraies beaucoup de leurs sombres prédictions – il constatait par exemple qu'aucun Igbo n'avait jamais été élu président, et qu'il n'y en aurait peut-être jamais – elles ne l'affectaient pas personnellement. Il ne savait rien de la guerre, hormis les histoires racontées par son père, qui avait combattu. Et tandis que ces hommes parlaient,

ces récits saisissants s'agitaient dans la boue du souvenir tels des insectes blessés.

Mais s'il assistait aux réunions, c'est avant tout parce que Elochukwu était son seul ami. L'implication d'un voisin dans la mort de son oison avait fermé son cœur aux amitiés. Après cet incident, il avait survolé du regard le champ gris de l'humanité et conclu que le monde des hommes était trop violent à son goût. Il avait préféré trouver du réconfort auprès des créatures à plumes. Fréquenter le groupe lui permettait aussi d'occuper le temps qu'il ne consacrait pas à sa ferme et à son poulailler ; et en arpentant la ville pour faire avancer la cause de l'État souverain du Biafra, il espérait également croiser la femme rencontrée sur le pont. Ô Akataka, tel était en fait son principal motif, sa vraie raison de s'obstiner à militer malgré le danger croissant. Mais après un mois de manifestations, d'affrontements avec la police, d'émeutes et de violence, et mon travail de sape subliminal pour le convaincre de renoncer à son engagement, il se détacha du groupe comme une roue de bolide qui file dans le vide.

Il retourna à sa vie normale, réveillé à l'aube par la belle et énigmatique musique du poulailler, une symphonie de cocoricos, de caquètements et de piaillements mêlés qui finissaient souvent par former, selon les mots de son père, un chœur harmonieux. Il récoltait les œufs, recensait les naissances de poussins dans son grand registre, nourrissait ses ouailles, les regardait manger dans la cour, sa fronde à portée de main pour les protéger, et s'occupait des bêtes faibles ou malades. Au cours de ce mois-là, un de ces jours où il s'affairait sans se laisser distraire, il planta des tomates dans une parcelle pelée. Il avait délaissé ce terrain depuis longtemps, et fut stupéfait de le voir aussi altéré. En désherbant, il constata que les fourmis rouges ne s'étaient pas contentées d'envahir la terre : elles l'infestaient complètement.

Elles se nichaient au plus profond du sol, dans son système nerveux, enfouies dans chaque motte de terre. Apparemment, elles s'étaient nourries d'un vieux plant de manioc qui avait dû succomber à leurs assauts. Il fit bouillir de l'eau qu'il déversa sur le terreau pour les exterminer. Puis il balaya la masse de fourmis mortes et sema les graines de tomates.

Il regagna la cour, nettoya ses ongles et ses pouces noircis. Il puisa ensuite des bols de millet dans un baril qu'il stockait dans un débarras et répandit les graines sur une natte. Il ouvrit les deux enclos où s'agitaient une douzaine de poules, qui se précipitèrent vers leur pitance. Chaque enclos contenait deux cages de poules et de poussins ; une autre cage renfermait trois grosses poules entourées de leurs œufs. Il palpa chaque bête pour vérifier qu'elle était en bonne santé. Il y avait environ quarante poules brunes et une douzaine de blanches. Après les avoir nourries, il essaya de vérifier lesquelles avaient déféqué pour examiner leurs déjections du bout d'un bâton, au cas où elles auraient des vers. Il se penchait sur un amas d'excréments gris déposés près du puits par une poule à viande quand il entendit une voix de femme, une vendeuse d'arachides.

Ô Egbunu, je tiens à dire qu'il ne réagissait pas ainsi à toutes les voix de femme ; mais celle-ci avait un accent étrangement familier. Je savais, contrairement à lui, qu'elle lui rappelait sa mère. Il aperçut soudain une femme dodue, au teint bistré, à peu près de son âge. Elle transpirait au soleil brûlant, et la sueur luisait sur ses jambes. Elle portait sur la tête un plateau d'arachides. Elle faisait partie de cette classe de pauvres engendrée par la civilisation nouvelle. Au temps des grands anciens, seuls les fainéants, les oisifs, les infirmes ou les maudits vivaient dans le besoin, mais aujourd'hui presque tout le monde était dans ce cas. Il suffit de s'aventurer dans les rues, au cœur de n'importe

quel marché du pays igbo, pour voir des travailleurs, des hommes aux mains dures comme les pierres, aux vêtements trempés de sueur, qui vivent dans une atroce misère. Quand le Blanc est venu, il a apporté de bonnes choses. En voyant l'automobile, les enfants des anciens s'exclamaient émerveillés. Et les ponts ? « Magnifiques ! » La radio ? « Une invention miraculeuse ! » Non contents de délaïsser la civilisation de leurs pères bienheureux, ils la détruisirent. Ils se ruèrent vers les grandes villes – Lagos, Port Harcourt, Enugu, Kano – mais constatèrent qu'il n'y avait pas assez de bonnes choses pour tout le monde. « Où sont nos voitures ? demandèrent-ils aux portes de ces villes. – Seuls les privilégiés en ont ! – Où sont les bons boulots, ceux où on porte une cravate dans un bureau climatisé ? – Ah, ils sont réservés à ceux qui ont fait des années d'études à l'université, et encore, on est en concurrence avec une foule d'autres diplômés. » Et c'est ainsi, la tête basse, que les enfants des anciens tournèrent les talons pour rebrousser chemin. Mais pour aller où ? Vers les ruines de l'édifice qu'ils avaient détruit. Et les voilà réduits au minimum vital, et voilà pourquoi on voit des gens comme cette femme arpenter la ville en tous sens à vendre des arachides.

Il lui cria de s'approcher.

Elle se tourna vers lui et leva la main pour maintenir son plateau en place sur sa tête. Elle se désigna du doigt et dit quelque chose d'inaudible.

– Je veux acheter des arachides, lui cria-t-il en anglais.

La femme s'engagea sur le chemin de terre incurvé, creusé d'ornières par les roues de sa camionnette et, plus récemment, par le 4x4 de son oncle. La pluie de la veille avait modelé la glaise rouge en petites boules de boue qui collaient aux pneus. Et même à présent que le ciel était dégagé, la terre rougeâtre continuait d'exhaler une odeur de vieux et, partout, des vers la fouaillaient

et y laissaient un sillage. Enfant, il avait pris plaisir à écraser des vers sous ses pieds après les averses, et parfois, avec ses amis, notamment Ejike le voleur d'oison, il enfermaient les vers dans des sacs en plastique transparents pour les regarder se tortiller dans l'espace hermétique et étouffant.

Elle portait des sandales, dont les brides de plastique étaient couvertes de poussière comme ses pieds. Un petit sac à main battait contre sa poitrine, suspendu par une bandoulière de tissu. Tandis qu'elle approchait en piétinant la terre, il s'essuya la main sur le mur, à côté de la porte. Il pénétra dans la maison et y jeta un coup d'œil fébrile. Il remarqua pour la première fois la grande tenture de toiles d'araignées qui s'étendait au plafond du salon, rappel de tout le temps passé depuis la mort de son père, qui, lui, tenait une maison impeccable.

- Bonjour, monsieur, dit la femme avec une légère genuflection.
- Bonjour, ma sœur.

Elle posa le plateau d'arachides, tendit la main vers la poche de sa jupe et en sortit un mouchoir détrempé et taché d'un nuancier de terre brune. Elle s'en servit pour s'essuyer le front.

- Combien, combien ça coûte...
- ... les arachides ?

Mon hôte crut percevoir un léger tremblement dans sa voix : ainsi les humains influencés par leurs propres sensations déforment-ils les actions des autres. Pour ma part, je n'entendis pas le moindre frémissement. Cette femme me paraissait parfaitement calme.

- Oui, les arachides, dit-il en hochant la tête.

Il sentit une montée de bile qui lui laissa en bouche un goût poivré. Son trouble venait de l'étrange familiarité de cette voix qui, sans qu'il puisse en connaître l'origine, l'attirait irrésistiblement vers cette femme.

Elle désigna une petite boîte de tomates en conserve remplie d'arachides et dit :

- Cinq nairas la petite portion, dix nairas la grande.
- Alors une grande.

Elle secoua la tête.

- Quoi, Oga, tu me fais venir jusqu'ici pour acheter une seule malheureuse boîte ? Allez, je t'en prie, fais un effort – elle éclata de rire.

De nouveau il éprouva cette sensation dans sa gorge. La première fois, c'était pendant son deuil. Il ignorait que ce mal est lié à une indigestion qui enflamme le creux de l'estomac des endeuilés et des angoissés. Bien des fois j'avais vu cela, tout récemment encore chez mon précédent hôte, Ejinkeonye Isigadi, quand il combattait pour l'indépendance du Biafra quarante ans plus tôt.

- OK, donne-moi deux grandes.
- Aaah, merci, Oga.

Elle se pencha vers la boîte de conserve pour y puiser une grande quantité d'arachides, qu'elle vida dans un petit sac en plastique transparent. Elle en versait encore lorsqu'il dit :

- Je veux pas seulement des arachides.
- Hein ? – elle baissa la tête.

Elle ne le regarda pas tout de suite, mais il la dévora des yeux, s'attardant sur son visage rude où se lisaient les privations. Des couches de saleté incrustées le recouvraient et le redéfinissaient comme des excroissances de chair. Pourtant, sous cette carapace, il percevait une beauté éclatante. Quand elle riait, ses fossettes se creusaient et sa bouche faisait la moue. Elle avait un grain de beauté au-dessus de la bouche, mais son regard le délaissa, tout comme ses lèvres gercées qu'elle léchait en permanence pour les faire briller. C'est vers sa poitrine que ses yeux étaient attirés, ces seins opulents qui semblaient séparés par une vaste distance. Ils

étaient ronds et pleins et étaient pressés par ses vêtements, malgré le soutien-gorge dont il voyait dépasser les bretelles sur ses épaules.

– *Ina anu kwa Igbo ?* demanda-t-il.

Elle hocha la tête et il adopta la langue éloquente des anciens.

– Je veux que tu restes un peu avec moi. Je me sens seul.

– Alors tu ne veux pas d’arachides ?

Il secoua la tête.

– Non. Enfin, pas seulement. Je veux aussi te parler.

Il l’aida à se redresser, et quand elle fut debout il plaqua sa bouche sur la sienne. Ô Agbatta-Alumalu, il avait beau craindre qu’elle ne le repousse, son impulsion était si forte qu’elle étouffa la voix de la raison. En reculant la tête, il la vit stupéfaite mais docile. Il crut même voir un éclair de joie dans ses yeux, et la serra contre lui en disant :

– Je veux que tu viennes à la maison avec moi.

– *Isi gi ni ?* répondit-elle en redoublant de rire. Tu es vraiment un homme bizarre.

Le mot qu’elle employa pour « bizarre » n’était pas courant dans la langue que parlaient les anciens à Umuahia, mais il l’avait souvent entendu au grand marché d’Enugu.

– Tu es d’Enugu ?

– Oui ! Comment tu le sais ?

– Où ça à Enugu ?

– Obollo-Afor.

Il secoua la tête.

Elle se détourna brusquement de lui, joignit les mains.

– T’es vraiment bizarre. Tu m’as même pas demandé si j’avais un petit ami !

Mais il ne dit rien. Il posa le plateau sur la grande table, au bord incrusté de crotte de poule séchée. Quand il la prit par la taille et l’attira doucement à lui, elle murmura :

– Alors c’est ça que tu veux vraiment ?

Il confirma, elle lui appliqua une petite tape sur la main et éclata de rire tandis qu’il lui déboutonnait son chemisier.

Ô Chukwu, à ce stade je connaissais mon hôte depuis bien des années. Mais ce jour-là je ne le reconnaissais plus. Il se comportait comme un possédé, méconnaissable à ses propres yeux. Cet ermite qui ne cédait rien ou presque au monde extérieur, où donc avait-il trouvé le courage de demander à une femme de coucher avec lui ? Lui qui avant la suggestion de son oncle ne pensait guère aux femmes, comment osait-il déshabiller une femme qu’il venait de rencontrer ? Je l’ignorais. Je constatai simplement qu’avec cette audace inaccoutumée il la déshabilla fébrilement.

Longuement elle retint sa main d’une poigne ferme, et de l’autre se couvrit la bouche en riant silencieusement. Ils allèrent dans la chambre, et quand il referma la porte, le cœur battant plus fort encore, elle dit :

– Écoute, je suis toute sale.

Mais il l’entendit à peine. Il se concentra sur ses propres mains, qui légèrement tremblantes lui ôtaient sa culotte. Alors seulement il dit :

– Ça ne fait rien, mama – et il l’entraîna dans le lit où était mort son père, dévoré d’une passion proche de la rage.

Cette passion se grava sur le visage de la femme en de rapides changements d’expression : le plaisir ; la douleur et ses grincements de dents ; l’excitation, qui culmina en un petit rire ; la surprise, où sa bouche se figea en un O stupéfait ; un apaisement nerveux, les yeux clos comme dans un sommeil agréable et épuisé. Un kaléidoscope de sensations jusqu’au moment ultime où soudain il s’amollit. Il l’entendit à peine dire : « Retire-toi, s’il te plaît », avant de s’effondrer à côté d’elle, vidé de son souffle.

L'acte lui-même est difficile à décrire. Ils ne dirent pas un mot mais gémissaient, soupiraient, haletaient, grinçaient des dents. Les objets de la pièce parlaient pour eux : le lit poussait une plainte lugubre, les draps semblaient s'engager dans une longue mélodie réfléchie comme un enfant entonne une comptine. Tout se passa avec la grâce d'une fête solennelle : ce fut rapide, soudain, vigoureux, et pourtant si tendre. Et à la fin, de toutes les expressions qui avaient parcouru le visage de la femme, seule demeurait la joie. Allongé auprès d'elle, il lui effleura les lèvres, lui frotta la tête et elle finit par rire. Il sentit s'effacer toutes les terreurs qui hantaient son cœur. Il se redressa, tandis qu'une goutte de sueur dégoulinait lentement dans le creux de son dos, incapable de saisir pleinement ce qu'il éprouvait. Il percevait en elle une certaine gratitude, car elle lui prit la main et la pressa, si fort qu'il frémit en silence. Puis elle parla. Elle parla de lui avec une profondeur inattendue, comme si elle le connaissait depuis longtemps. Elle dit que même s'il agissait bizarrement, elle sentait au fond de son âme qu'il était un homme « bon ». Un homme bon, ne cessait-elle de répéter. « Et il n'y en a plus beaucoup dans ce monde. » Et il avait beau être vidé, épuisé, somnolent, il sentit la résignation dans sa voix. Puis, semble-t-il, elle leva la tête et regarda son pénis, toujours en érection bien après avoir inondé le drap. Elle hoqueta.

- Tu bandes encore ? *Anwuo nu mu o !*

Il voulut parler mais n'émit qu'un borborygme.

- Hmmm, je vois que tu t'endors, dit-elle.

Il hocha la tête, embarrassé par cet épuisement aussi soudain qu'imprévu.

- Je vais partir et te laisser dormir.

Elle ramassa son soutien-gorge et l'enfila. Les vénérables anciennes n'en portaient pas : soit elles se couvraient la poitrine

d'une étoffe nouée dans le dos ou d'un *uli*, soit elles allaient seins nus.

– D'accord, mais reviens demain.

Elle se retourna.

– Pourquoi ? Tu ne sais même pas si j'ai un petit ami, tu ne m'as même pas posé la question.

Son esprit se ranima à cette idée, mais ses paupières restaient lourdes. Il marmonna des mots incohérents qu'elle ne put saisir mais où je discernai cette déclaration déroutante : « Tu es venue, alors reviens. »

– Tu vois, tu n'arrives même plus à parler. Je vais y aller. Mais dis-moi au moins comment tu t'appelles !

– Chinonso.

– Chi-non-so. C'est un beau nom. Moi, c'est Motu. Tu as compris ? Motu ! – elle tapa dans ses mains. Je suis ta nouvelle petite amie. Je reviendrai demain, vers cette heure-ci. Bonne nuit.

Dans sa torpeur avachie, il entendit la porte d'entrée se refermer. Elle était partie, emportant avec elle son odeur unique, dont les effluves persistaient sur ses mains et dans sa tête.

Ô Agbatta-Alumalu, les pères immémoriaux disent que sans lumière on ne peut engendrer d'ombres. Cette femme avait surgi comme une étrange lumière soudaine qui de partout faisait éclore des ombres. Il tomba amoureux d'elle. Peu à peu, ce fut comme si, d'un seul coup de fronde, elle avait fait taire son chagrin, ce chien brutal qui aboyait sans relâche dans la nuit précoce de sa vie. Si fort était leur lien qu'il en fut guéri. Même ma relation avec lui s'améliora, car un homme ne peut pleinement communier avec son chi que lorsqu'il est en paix. Lorsque je parlais, il entendait ma voix, et dans sa volonté les ombres de la mienne commençaient à se frayer un chemin. S'il avait vécu au temps des

grands anciens, ils auraient dit de lui qu'il confirmait ce que moi, son chi, j'affirmais, tant il est vrai que *onye kwe, chi ya e kwe*.

Nul humain qui vit de tels moments ne saurait désirer qu'ils prennent fin. Mais hélas, dans l'uwa, les choses ne se déroulent pas toujours conformément aux attentes de l'homme. Bien des fois j'ai vu cela. Je ne fus donc pas surpris de le voir s'éveiller, le jour où tout prit fin, comme il s'éveillait depuis bien des matins, l'esprit emplî de cette femme avec laquelle il connaissait la félicité depuis quatre semaines de marché (trois semaines dans le calendrier du Blanc). Tout lui sembla comme d'habitude ce matin-là, semblable aux vingt et un jours précédents, car l'homme est dénué du pouvoir de prescience. Telle est, en suis-je venu à croire, la plus grande faiblesse humaine. Si seulement l'homme pouvait voir le lointain comme il voit ce qu'il a sous les yeux, voir le caché comme le visible, entendre ce qui est tu comme ce qui est dit, il s'épargnerait bien des malheurs. Resterait-il même une force pour le détruire ?

Mon hôte passa ce samedi à attendre la venue de son amante. Il ignorait que ce jour-là aucune créature ne foulerait ce sentier encadré de plantations qui s'étendait sur près de deux kilomètres jusqu'à la route. Assis sur le perron, il le scrutait depuis l'aube, mais à mesure que le jour déclinait des pensées qu'il n'avait jamais envisagées jaillirent de quelque gouffre pour régner sur son esprit. Il n'avait jamais pensé à obtenir l'adresse de Motu. Il ignorait où elle vivait. La seule fois où il lui avait posé la question, en la suppliant de le laisser la reconduire chez elle, Motu avait répondu que sa tante la punirait sévèrement si elle découvrait qu'elle avait un amoureux. Voici tout ce qu'il savait : elle venait d'un village de l'Obollo-Afor et travaillait comme bonne à tout faire chez sa « tante » – qui n'était pas une vraie parente – à la ville. Elle n'avait pas le téléphone. Il n'en savait pas plus.

Le jour s'acheva, et un autre arriva au galop, grand attelage énigmatique à la cloche stridente, à l'allure majestueuse. Il se rua pour l'accueillir, tremblant sous le poids de l'espoir. Mais quand il ouvrit la porte, le perron était vide. Rien que la rouille d'une vieille carriole, le son moqueur du métal sec. Cette journée se para des couleurs d'un ciel familier, qui lui rappela le jour où ils avaient fait l'amour dans la cuisine, où pour la première fois il avait entendu l'air s'exhaler d'un vagin. La première fois aussi où elle prit un bain chez lui et revêtit la tenue qu'il lui avait offerte : une robe de tissu d'ankara d'un bleu étincelant, qu'elle alla ensuite laver dans un seau, dans la salle de bains, avant de la mettre à sécher dans la cour, sur la corde à linge tendue entre le goyavier et un bâton fiché dans la clôture. Alors ils avaient fait l'amour, et elle l'avait interrogé sur son poulailler. Sans s'y attendre, il lui avait raconté tant de choses sur sa vie qu'il prit conscience, en une brusque révélation, du poids que représentait son passé. Au crépuscule, il comprit qu'elle ne viendrait pas. Il resta allongé, vide, seul, hébété, à écouter la pluie tomber dans le seau et tambouriner par terre.

Ô Oseburuwa, moi-même je commençai à m'inquiéter. Il est pénible pour un chi de voir son hôte trouver le bonheur et ensuite le perdre. Je guettais le moindre signe de cette femme et parfois, tandis qu'il s'affairait aux champs ou au poulailler, je quittais son corps et me tenais sur le perron dans l'espoir de la voir passer et de projeter cette vision dans son esprit. Mais moi aussi j'avais perdu sa trace. Cette nuit-là, des esprits frivoles le harcelèrent de rêves où elle apparaissait, et au matin il s'éveilla troublé. Dans le rêve, ils étaient ensemble, dans un temple ou une vieille église, et contemplaient les fresques et les portraits de saints. Il s'attarda sur l'effigie d'un homme dans un arbre, et quand il se retourna elle n'était plus là. À sa place, il y avait un

faucou. L'animal le scrutait de ses yeux jaunes, le bec entrouvert, ses serres puissantes crispées sur le bord d'une chaise. Il en resta d'abord muet, car il savait que c'était elle. Ô Egbunu, tu sais bien que dans le monde des rêves on ne cherche pas à savoir : on sait, tout simplement. Ainsi, il comprit que la femme qu'il attendait s'était transformée en oiseau. Alors qu'il tendait la main pour le saisir, il se réveilla.

Au bout de deux semaines, tandis que mille idées se déversaient dans son esprit comme crachées sans trêve par quelque bouche antique, il comprit qu'il était arrivé quelque chose et qu'il risquait de ne jamais revoir Motu. Ô Gaganaogwu, ce fut comme un éveil : la conscience qu'un homme peut trouver une femme qui l'accepte et qui l'aime, et qu'un jour elle peut disparaître sans raison. Le poids de cette révélation l'aurait terrassé si ce jour-là l'univers ne lui avait pas prêté main-forte. Car l'un des moyens pour l'homme de soulager sa souffrance est de faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire, quelque chose qu'il n'oubliera jamais. Ce geste mémorable étanche le saignement et aide à guérir la blessure.

Ce jour-là, assis par terre dans la cuisine, il regardait les coqs bruns arpenter la cour et picorer, auprès des poules brunes et de leurs poussins, les monticules de grains de maïs qu'il avait versés sur des sacs de jute. Par la fenêtre, il aperçut un faucon qui planait au-dessus de la basse-cour, guettant le moment propice. Aussitôt, il saisit sa fronde pendue au mur par un clou et quelques cailloux dans un petit panier de raphia près de la fenêtre. Il souffla sur les cailloux pour en chasser de petites fourmis rouges. Puis, fermant un œil, et dissimulé derrière la porte, il arma sa fronde en plaçant un caillou dans la poche de caoutchouc et se tint figé, les yeux rivés sur le faucon. Celui-ci s'était immobilisé dans les airs, puis élevé plus haut encore pour échapper à la vue des poulets. Alors il déploya toute son envergure et, en

un éclair, fondit sur la basse-cour à une vitesse stupéfiante. Mon hôte le suivit du regard et, à l'instant où il s'apprêtait à saisir un coquelet qui picorait près de la clôture, il actionna sa fronde.

Certes, il était expert en cet art, et maniait la fronde depuis son enfance, mais j'ai peine à comprendre qu'il ait pu atteindre le rapace en plein front. Il y avait là quelque chose d'instinctif, et d'origine divine. On aurait cru, ô Chukwu, que ce geste avait été répété bien des années plus tôt, avant sa naissance, avant que tu ne me désignes comme son esprit protecteur. Et c'est ce geste qui engendra sa seconde guérison. Car il semblait ainsi accomplir sa vengeance contre cette force primitive à laquelle il faisait face, cette main invisible qui s'empare de tout ce que l'homme possède. Cette voix qui paraît dire : « Franchement, il a été assez heureux comme ça, il est temps de le renvoyer dans les ténèbres qui sont sa vraie place. » Et à l'issue de cette seconde semaine il revint à la vie.

Les jours suivants, la pluie tomba à verse avec une obstination qui lui rappela une année de son enfance, du vivant de sa mère, où la pluie avait détruit la maison des voisins, qui avaient dû se réfugier chez sa famille. Pendant ce déluge, ses volailles ne s'aventuraient guère dans la cour. Lui-même gardait ses distances, et se replia dans le monde solitaire auquel il s'était accoutumé. Ô Chukwu, c'est ainsi qu'il vivrait les trois mois suivant la disparition de Motu, évitant de voir quiconque, même Elochukwu.

Ô Ijango-ijango, les grands anciens disent souvent qu'un enfant ne meurt pas si le sein de sa mère est tari. Ainsi en allait-il de mon hôte. Il s'habitua bientôt à la perte de Motu, et recommença à sortir pour accomplir ses tâches quotidiennes. C'est donc sans rien attendre qu'il sortit ce jour-là, à la fin de ces trois mois, pour faire le plein d'essence à la station voisine, en comptant

revenir aussitôt. Il y avait une longue file d'attente ; parvenu enfin à la pompe, il descendait ouvrir le réservoir quand il vit une main lui faire signe dans l'une des voitures alignées derrière lui. Il n'eut pas le temps de distinguer de qui il s'agissait, car la pompiste était là et il devait lui expliquer qu'il voulait pour six cents nairas d'essence.

– Ça fait huit litres. Un compte rond. C'est soixante-quinze nairas le litre.

– Très bien, madame.

La femme tapota les touches de la pompe et les chiffres se mirent à défiler. Alors il se retourna et reconnut la femme du pont. Ô Chukwu, comment aurait-il pu imaginer qu'en un jour si morne et ordinaire l'objet de sa longue quête allait enfin réapparaître, si brusquement, et se révéler spontanément à lui ? Il garda un œil sur la pompe, craignant de se faire rouler comme cela arrivait souvent, mais le choc de ces retrouvailles s'agrippa à une branche de son esprit telle une vipère. Avec une hâte mêlée d'angoisse, il alla stationner sur le bas-côté, près d'un canal d'évacuation qui descendait vers la rue. Quel que soit le calendrier adopté – le calendrier des anciens, où la semaine compte quatre jours, le mois vingt-huit jours et l'année treize mois, ou le calendrier du Blanc, désormais adopté par les descendants des anciens –, neuf mois s'étaient écoulés depuis le soir où il avait sacrifié deux poulets pour faire peur à cette femme et la ramener à la vie. En l'attendant, il se remémora tout ce qui lui était arrivé depuis cette rencontre. Quand elle se gara derrière lui et descendit à sa rencontre, il sentit resurgir cet élan qu'il croyait disparu, comme si tout ce temps il s'était simplement enfoui dans une poche de son cœur telle une pièce de monnaie.

L'OISON

Ô Anungharingaobialili, lorsqu'un homme est confronté à une situation qui lui rappelle un événement déplaisant de son passé, il s'arrête prudemment au seuil de cette expérience avant de se décider ou non à entrer. S'il l'a déjà franchi, il est susceptible de revenir sur ses pas. À l'image de mon hôte, tout homme est inextricablement enchaîné à son passé et peut toujours craindre qu'il ne se répète. C'est pourquoi, avec le souvenir de Motu si vif encore dans son esprit, mon hôte accueillit avec prudence son désir pour cette femme. Il la trouva extrêmement changée, comme si ce n'était plus la femme engloutie dans la douleur qu'il avait rencontrée ce soir-là sur le pont. Elle était plus grande que dans son souvenir de cette brève rencontre. Ses yeux s'encadraient d'un arc délicat, et son front brillait, dégagé par ses cheveux permanentés tirés en arrière.

Elle reparaisait plus belle encore que l'image qu'il avait conservée si longtemps dans son esprit. Elle s'approcha de lui après avoir fait le plein, lui serra la main et se présenta « Ndali Obialor » en s'exprimant dans la langue du Blanc, comme elle l'avait fait sur le pont. Il se présenta à son tour. Il la trouvait intimidante, pas seulement par sa présence mais par son aisance dans cette langue qu'il n'employait guère. Il s'étonna qu'elle l'ait reconnu.

- C'est grâce à votre camionnette, l'inscription OLISA AGRICULTURE, dit-elle en riant. Je m'en souvenais. Je vous ai aperçu il y a un mois à peu près, au carrefour d'Obi. Mais vous rouliez trop vite. J'étais convaincue que je vous reverrais.

Une voiture klaxonna pour qu'elle s'écarte. Après son passage, elle reprit :

- Je vous cherchais. Je voulais vous remercier pour ce soir-là. Merci, vraiment.

- Merci à vous aussi.

Elle avait fermé les yeux en parlant ; elle les rouvrit.

- Je dois aller à la fac. On peut se donner rendez-vous au Mister Biggs ?

Elle désigna le fast-food de l'autre côté de la route.

- Vous pouvez y être ce soir à six heures ?

Il hocha la tête.

- OK, alors, Chinonso. Bye-bye. Ça me fait plaisir de vous revoir.

Il la regarda regagner sa voiture, en se demandant si, tout ce temps où il la cherchait, il ne l'avait pas vue sans le savoir.

Dans ses yeux il avait perçu quelque chose... quelque chose qu'il n'aurait su définir. Il est des moments où un homme ne comprend pas pleinement ses propres sentiments, et en pareil cas, même son chi reste souvent perplexe. Ce mystère planait donc sur lui tel un petit nuage lorsqu'il rentra se préparer pour leur rendez-vous. Une chose était claire, pour lui comme pour moi : il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle. L'accent qu'elle affectait trahissait quelqu'un qui avait vécu à l'étranger, au pays du Blanc. Et il y avait dans son attitude et son apparence une luxuriance, aussi éloignée de l'allure hirsute de Motu que du curieux mélange de flegme et d'exubérance qu'on voyait chez Miss J. Or, ô Egbunu, quand un homme rencontre une personne qu'il estime bien supérieure à lui, il devient circonspect dans ses

gestes, il se surveille, il tente de se présenter sous un jour qui l'en rendra digne. Bien des fois j'ai vu cela.

C'est ainsi qu'une fois rentré, il commença par disposer deux sacs au sol pour y verser du millet et du maïs, avant d'ouvrir les enclos des volailles adultes. Elles se ruèrent sur les sacs. Fébrilement, il remplit d'eau leurs abreuvoirs et les replaça dans les cages. Il exhuma l'un des costumes hérités de son père. Avec une éponge qu'il avait découpée quelques jours plus tôt dans un sac de grain, il nettoya une tache du costume. Puis il le mit à sécher sur une branche de l'arbre de la cour. Il fit sa toilette, et allait décrocher le costume quand il s'aperçut soudain qu'il avait les cheveux tout emmêlés. Il les avait laissés pousser depuis près de trois mois, depuis le jour où Motu, affirmant qu'elle en était capable, les avait coupés aux ciseaux ; il avait ensuite frénétiquement balayé la cour, de crainte qu'une volaille ne s'étouffe sur une touffe. Il partit en trombe au salon de coiffure de Niger Road, qu'il fréquentait depuis son enfance. Son coiffeur attitré, M. Ikonne, avait eu une attaque, et son fils aîné, Sunday, lui avait succédé. Quand vint le tour de mon hôte et que Sunday s'attaqua à sa tignasse, la tondeuse se tut brusquement. Il y avait une coupure de courant. Sunday se rua dans l'arrière-boutique pour allumer le générateur, qui refusa de démarrer. Mon hôte se regarda dans le miroir : la moitié de sa tête était tondue bien net, l'autre était un chaos de broussaille crépue. Il regarda autour de lui, descendit du fauteuil, puis se rassit. Il était en mouvement perpétuel, fiévreux, car l'horloge aux aiguilles mouvantes – cet étrange et mystérieux objet avec lequel désormais les enfants des ancêtres mesurent le temps – lui indiquait que l'heure du rendez-vous approchait.

Sunday revint bientôt, les mains noircies par le générateur, la chemise trempée de sueur, le pantalon taché de poussière noire.

– Je suis désolé, dit-il. Le générateur est en panne.

Mon hôte était consterné.

– Manque de fioul ?

Hélas non.

– C'est l'allumage. C'est l'allumage. Il faut que je fasse réparer les branchements. Je suis vraiment – vraiment – désolé, Nonso, on finira la coupe dès que la compagnie aura rétabli le courant, d'accord ? Ou bien demain quand la bécane sera réparée. *Biko eweliwe, Nwannem, oh.*

Mon hôte acquiesça et dit, dans la langue du Blanc :

– Pas de problème.

Il se retourna vers le miroir obscurci et examina sa tête à moitié rasée. Sunday décrocha l'une des nombreuses casquettes accrochées au mur et la lui donna. Il l'enfila et partit pour le restaurant.

Ô Egbunu, l'une des différences les plus criantes entre les usages des grands anciens et ceux de leurs enfants, c'est que ces derniers ont emprunté au Blanc sa conception du temps. De longue date le Blanc a estimé que le temps était une entité divine, et que l'homme devait se soumettre à sa volonté. Selon une heure fixée à l'avance, on arrive à tel endroit avec la certitude que les choses vont commencer à l'heure dite. Les Blancs semblent dire : « Frères, le bras de la divinité est parmi nous et a fixé son dessein à midi quarante ; nous devons donc nous soumettre à son injonction. » Si un événement se produit, le Blanc se sent tenu de l'imputer au temps : « En ce jour, le 20 juillet 1985, il s'est passé ci et ça. » Alors que pour les vénérables anciens le temps était chose à la fois spirituelle et humaine. Il échappait pour une part à leur contrôle et était ordonné par la même force qui avait créé le monde. Lorsqu'ils voulaient discerner le début d'une saison, évaluer l'âge d'un jour ou mesurer la longueur des années, ils se tournaient vers la nature. Le soleil est-il levé ? Si c'est le cas,

alors ce doit être le jour. La lune est-elle pleine ? Si oui, alors nous devons revêtir nos plus beaux habits, vider nos granges et nous préparer à célébrer l'année nouvelle ! Si nous entendons des coups de tonnerre, cela veut dire que la saison sèche doit être achevée et qu'advient la saison des pluies. Mais dans leur sagesse les anciens n'en étaient pas moins convaincus que l'homme peut contrôler une part du temps, le soumettre à sa volonté. Pour eux, le temps n'est pas divin ; c'est un élément, comme l'air, dont on peut faire usage. On peut employer l'air à éteindre des flammes, à chasser les insectes des yeux de quelqu'un en soufflant dessus, ou même à produire de la musique avec une flûte. De même, le temps peut être assujéti à la volonté de l'homme, quand par exemple un groupe d'anciens déclare : « Nous, les anciens d'Amaokpu, allons nous réunir au crépuscule. » Cette heure est élastique. Il peut s'agir du début du crépuscule, de son milieu ou de sa fin. Mais cela même n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est qu'ils savent combien de personnes viendront à la réunion. Ceux qui arrivent les premiers attendent, discutent, rien ne se passe jusqu'à ce que tout le monde soit là, et alors seulement débute le conseil.

C'est donc conformément à l'heure fixée par l'horloge que la femme arriva avant lui. Elle était encore plus spectaculaire, avec son rouge à lèvres cramoisi qui lui rappela Miss J et sa robe à imprimé léopard.

Lorsqu'il se fut assis, en rajustant sa casquette pour s'assurer qu'elle dissimulait totalement son crâne, elle dit :

– Hé, Nonso, je veux vous poser une question : Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce pont pile à ce moment-là ? – il allait répondre quand elle tendit la main, les yeux clos. Je veux vraiment le savoir. Comment se fait-il que vous étiez là ?

Il leva la tête vers le plafond pour éviter son regard.

– Je ne sais pas, mama, dit-il – il choisissait ses mots avec soin, car il était rare qu’il doive s’exprimer dans la langue du Blanc. Quelque chose m’y a poussé. Je revenais d’Enugu, et puis je vous ai vue. Je me suis dit : Faut que je m’arrête.

Il jeta un coup d’œil par la vitre, s’attarda sur un enfant qui poussait un pneu de moto avec un bâton, suivi d’autres enfants.

– Vous m’avez sauvé la vie ce jour-là. Jamais vous...

La sonnerie de son téléphone l’interrompt. Elle le sortit de son sac, enveloppé dans un mouchoir, et en voyant l’écran elle dit :

– Oh ! J’étais censée aller quelque part avec mes parents. J’avais oublié. Je suis vraiment désolée, mais il faut que je parte.

– OK, OK...

– Où se trouve votre poulailler ? J’aimerais bien le voir. Dans quelle rue ?

– C’est au 12 de la rue Amauzunku, près de Niger Road.

– OK, donnez-moi votre numéro – il se pencha vers elle et le lui dicta. Je viendrai vous voir un de ces jours. Je vous appelle plus tard pour qu’on reprenne rendez-vous.

Comme je voyais commencer à germer chez mon hôte cette graine merveilleuse qui enfonce ses vigoureuses racines dans l’âme d’un homme et élève des branches chargées de fruits – ce fruit de l’affection qui devient amour – je sortis de lui pour suivre cette femme. Je voulais savoir ce qu’elle allait faire, si elle allait demeurer, et non disparaître comme la précédente. Je l’accompagnai dans sa voiture, et je vis sur son visage une expression de joie. Je l’entendis dire « Chinonso, drôle de type », et éclater de rire. Je l’observais, curieux, lorsque d’elle émana quelque chose comme une épaisse vapeur. Et en un clin d’œil apparut devant moi un esprit dont le visage et l’apparence étaient exactement les siens, hormis la radiance de son corps, couverts de symboles *uli*, et ses extrémités, ornées de perles et de bracelets de cauris. C’était sa chi. Et même si on m’avait

dit bien des fois, aux cavernes des esprits, que les esprits protecteurs des femmes humaines possédaient une sensibilité plus puissante, je fus stupéfait qu'elle ait pu me voir du fond du corps de son hôtesse.

– Fils des esprits, que veux-tu de mon hôtesse ? demanda-t-elle d'une voix aussi flûtée que celle des vierges qui séjournent sur le chemin de l'Alandiichie.

– Fille d'Ala, je viens en paix, je ne viens semer nul trouble.

Ô Chukwu, je vis alors que cette chi, vêtue de cette peau de bronze lumineuse dont tu drapes les esprits protecteurs des filles de l'humanité, me dévisageait de ses yeux couleur du feu pur. Elle prenait la parole lorsque son hôtesse klaxonna et pila en criant : « Nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu fous, chef ? Tu sais pas conduire ? » La voiture qui lui avait fait une queue de poisson tourna dans une autre rue et elle reprit sa route en soupirant bruyamment. La sachant en sécurité, sa chi se retourna vers moi et me parla dans la langue ésotérique du Benmuo :

– Mon hôtesse a érigé une figurine dans le sanctuaire de son cœur. Ses intentions sont aussi pures que les eaux des sept fleuves d'Osimiri, et son désir aussi authentique que le sel des eaux d'Iyi-ocha.

– Je te crois, ô Nwayibuife, esprit protecteur de l'aurore, fille d'Ogwugwu, et d'Ala, et de Komosu. Je voulais simplement m'assurer qu'elle le désirait aussi. Je vais rapporter ton message à mon hôte pour le rassurer. Puisse leur union leur apporter la plénitude dans ce cycle de vie et dans les septième et huitième cycles – *Uwa ha asaa, uwa ha asato !*

– *Iseeh !* répondit-elle – et sans perdre un instant elle réintégra son corps.

Ô Oseburuwa, je fus ravi de cet entretien. Rasséréiné par cette confiance, je regagnai mon hôte et lui insufflai l'idée que cette femme l'aimait.

Ô Akwaakwuru, malgré mes suggestions, il demeurait inquiet. Je ne pouvais pas lui dire ce que j'avais fait. Un chi ne peut communiquer directement avec son hôte. Quand bien même il le ferait, l'humain ne le comprendrait pas. Nous ne pouvons que lui faire miroiter des pensées ; s'il les trouve raisonnables, il peut y croire. Impuissant, je le voyais donc en proie à une agitation croissante, dans la crainte que, comme Motu, elle ne disparaisse de sa vie. Des jours durant il prêta une attention inhabituelle à son téléphone, guettant son appel. Et puis, le quatrième jour, alors qu'il dormait sur le canapé du salon, il entendit un véhicule entrer dans sa cour. Le crépuscule s'achevait, et les ombres écloses au zénith du jour étaient déjà bien vieilles. En regardant par la fenêtre, il vit s'arrêter la voiture de Ndali. Il s'écria : « Oh Chukwu ! » Il avait déjeuné avant sa sieste, et laissé sur un tabouret, à côté de lui, un saladier en plastique rempli d'eau où flottaient un sachet d'arachides vide et un berlingot de lait en poudre Cowbell. Il balança le saladier dans l'évier. Puis il courut dans sa chambre enfilet le pantalon posé sur son lit. Il jeta un bref regard au miroir mural, et rendit grâce à Sunday d'avoir enfin terminé sa coupe de cheveux deux jours plus tôt. Il regagna fébrilement le salon et remarqua soudain la boîte bleue de sucre en morceaux entrouverte sur la table, à côté d'une tache ovoïde. Et puis, au pied de la table, le sac en plastique contenant du fil, des aiguilles et un sachet de clous. Ndali toquait déjà lorsqu'il les remisa. Il s'accorda une inspection rapide de la maison pour voir s'il pouvait arranger autre chose puis, faute d'imperfection facile à résoudre, il courut à la porte, la main plaquée sur sa poitrine pour calmer son cœur palpitant. Il ouvrit.

– Comment vous avez fait pour me trouver ? demanda-t-il tandis qu'elle entrait.

– Ben quoi, mister, tu n'habites pas sur la Lune !

– Non, mais quand même, mama ! La maison est cachée, et on ne voit pas bien les numéros.

Elle secoua la tête avec un doux sourire. Puis elle prononça son nom, lentement, avec un accent traînant, détachant les syllabes comme un enfant qui apprend à parler. No-n-so.

– Tu ne m’invites pas à m’asseoir ?

Il regarda autour de lui et hocha la tête. Elle s’assit sur le grand sofa près de la fenêtre tandis qu’il restait à la porte, pétrifié. Puis, presque aussitôt, elle se releva et se mit à arpenter le salon. Il craignit qu’elle ne remarque l’odeur qui y flottait. Il avait les yeux rivés sur son nez, de peur qu’elle ne le fronce ou n’y plaque la main. Puis il remarqua, plus affolé encore, qu’il y avait au mur une tache nettement visible. Qui pouvait bien être de la crotte de poule. Il alla se planter devant, arborant un sourire qui dissimulait son malaise.

– Tu vis seul, Nonso.

– Oui, je vis ici tout seul. Il n’y a que moi. Ma sœur ne vient pas, il n’y a que mon oncle qui vient quelquefois, répondit-il d’un souffle.

Son hochement de tête n’avait rien d’attentif, car déjà elle entra dans la cuisine. Il se sentit fléchir en pensant à l’état de la pièce. Aux quatre coins du plafond, il y avait des toiles d’araignées noircies de suie qui donnaient l’impression que des bêtes y nichaient. L’évier débordait de vaisselle sale, et sur la pile était posée une éponge taillée dans un sac tressé avec, pris dans la maille, un bout de savon vert tout rabougri. Il avait plus honte encore d’un détail dont pourtant il n’était pas directement responsable : le robinet. Devenu inutilisable, son col avait été remplacé par un simple morceau de sac en plastique noir. La cuisinière à pétrole, posée sur un socle de bois noirci, était tout aussi sale. On y voyait encore la peau carbonisée du poulet qu’il

avait fait rôtir ; la surface était couverte de grains de riz et de ce qui ressemblait à une peau de tomate desséchée. Pire encore, dans le coin, derrière la porte de la cour, la poubelle pleine d'ordures macérées dégageait une odeur putride.

Ô Egbunu, il serait mort de honte si elle s'était attardée dans la cuisine un instant de plus, après avoir allumé la lumière et affolé le cortège de mouches qui entourait la pile d'assiettes sales. Il fut soulagé de voir s'entrouvrir la porte moustiquaire et d'entendre ses gonds grincer.

– Tu en as, des poules !

Il la rejoignit. Elle avait un pied sur le seuil, l'autre dans la cour. Elle recula vers la cuisine, vers lui.

– Tu en as, des poules, répéta-t-elle, comme étonnée.

– Ben oui. Je suis éleveur de volailles.

– Waouh !

Elle sortit dans la cour et regarda les enclos les yeux écarquillés. Puis, sans dire un mot, elle regagna le salon et s'installa sur le sofa, son sac posé à côté d'elle. Il la suivit et lorsqu'elle s'assit en écartant brièvement les jambes il aperçut sa culotte. Il la rejoignit avec appréhension, à cause de tout ce qu'elle venait de voir. Elle resta un moment silencieuse, se contentant de le regarder d'une manière qui le mettait si mal à l'aise qu'il était tenté de lui demander si elle le méprisait à cause de l'état de la maison ; les mots lui chargeaient la bouche comme un boulet dans un canon, n'attendant que le moment de faire feu. Pour l'empêcher de regarder autour d'elle, il tenta d'engager la conversation :

– Qu'est-ce qui vous était arrivé ce soir-là ?

– J'étais sur le point de mourir – elle baissa les yeux au sol.

Ces paroles adoucirent la honte qu'il éprouvait.

– Pourquoi ?

Sans hésitation, elle lui expliqua que ce matin-là au réveil elle avait découvert le monde qu'elle avait si soigneusement bâti réduit en miettes. Depuis deux jours, elle était accablée par un e-mail de son fiancé lui annonçant qu'il venait d'épouser une Anglaise. Ce choc était insoutenable, expliqua-t-elle, car elle avait donné à cet homme cinq années de sa vie ; elle avait rassemblé ses économies et même volé de l'argent à son père pour l'aider à accomplir son rêve : obtenir un diplôme de réalisation dans une école de cinéma de Londres. Mais cinq mois à peine après son départ pour l'Angleterre, voilà qu'il était marié. De sa voix emplie d'une douleur palpable pour mon hôte, elle expliqua que rien ne l'avait préparée à un tel choc.

– Je n'avais rien à quoi me raccrocher, rien même à... rien. Toute cette journée-là, avant de tomber sur vous sur le pont, je m'étais épuisée à essayer, essayer, essayer de le joindre, mais rien, Nonso.

Si elle était allée au bord de la rivière, ce n'était pas parce qu'elle avait la volonté ou la force de se tuer, mais parce que la rivière était la seule chose à laquelle elle pensait après avoir relu cet e-mail pour la énième fois. Si Nonso n'était pas arrivé, peut-être aurait-elle sauté, elle n'en savait rien.

Mon hôte écouta son récit d'une oreille attentive et n'intervint qu'une fois – pour lui dire de ne pas prêter attention aux poules qui s'étaient mises à caqueter plaintivement.

– Ce qui vous est arrivé est très douloureux, dit-il, même s'il n'avait pas tout compris.

Elle maîtrisait la langue du Blanc, allant jusqu'à employer des mots qu'il ne saisissait pas. C'est ainsi que son esprit avait plané au-dessus du mot « circonstances » comme un milan survole une poule et ses poussins sans se décider à attaquer. Mais moi je comprenais tout ce qu'elle disait, car chaque cycle d'existence d'un

chi constitue une éducation qui lui fait acquérir l'esprit et la sagesse de ses hôtes, qui font ensuite partie intégrante de lui. C'est ainsi qu'un chi peut assimiler toutes les subtilités de l'art de la chasse parce que jadis, il y a des siècles, il a habité le corps d'un chasseur. Dans mon précédent cycle, j'avais guidé un homme extraordinairement doué qui lisait des livres et écrivait des histoires : il s'agissait d'Ezike Nkeoye, le frère aîné de la mère de mon hôte actuel. Au même âge, il avait déjà assimilé presque chaque mot de la langue du Blanc. Et c'est par lui que j'ai appris une bonne part de ce que je connais aujourd'hui. En cet instant même, alors que je témoigne en faveur de mon hôte actuel, je porte les mots d'Ezike autant que les miens et je vois par ses yeux comme par les miens, et parfois les deux se confondent en un tout indissociable.

– C'est très douloureux. Et je dis ça parce que moi aussi j'ai trop souffert. J'ai ni père ni mère. Pas de famille, en fait.

– Oh, comme c'est triste, dit-elle en plaquant une main sur sa bouche grande ouverte. Je suis désolée. Vraiment désolée.

– Non, non, ça va maintenant, ça va, répondit-il, même si la voix de sa conscience le harcelait pour avoir passé sous silence sa sœur Nkiru.

Il regarda Ndali appuyer son poids sur sa cuisse et se pencher vers la table basse qui les séparait. Elle avait les yeux fermés ; il crut qu'elle somnait dans la commisération, et craignit qu'elle ne se mette à pleurer sur lui.

– Ça va bien, mama, vraiment, dit-il d'un ton plus ferme encore. J'ai une sœur, mais elle vit à Lagos.

– Oh, une sœur aînée ou cadette ?

– Cadette.

– Bon. Si je suis venue, c'est pour te remercier – un sourire décapa son visage désormais couvert de larmes tandis qu'elle ramassait son sac. Je suis convaincue que c'est Dieu qui vous a envoyé vers moi.

– OK, mama.

– C'est quoi ce « mama » ? Pourquoi tu dis ça sans arrêt ?

Elle rit et il prit conscience que lui-même était pris d'un rire bestial, qu'il s'était efforcé de contenir pour ne pas se ridiculiser.

– Vraiment, c'est bizarre, hein.

– Je n'ai plus de maman. Alors chaque fois que je rencontre une femme gentille, c'est ma mama.

– Oh, je suis désolée, mon ami !

– J'arrive – il s'esquiva aux toilettes.

À son retour, elle reprit :

– Est-ce que je t'ai dit que j'adore ton rire ?

Il la dévisagea.

– C'est vrai. Je suis sérieuse. Tu es une belle personne.

Il hocha la tête fébrilement tandis qu'elle se levait pour partir, et il laissa son cœur s'envoler face à l'issue si inattendue d'un désastre annoncé.

– Je ne vous ai même pas offert à boire.

– Oh, non, ça ne fait rien. Une autre fois. J'ai des examens à passer.

Il lui tendit la main ; elle la prit dans la sienne, le visage transfiguré d'un grand sourire.

– Merci.

Esprits protecteurs de l'humanité, avons-nous vraiment réfléchi aux puissances que déploie la passion chez l'humain ? Avons-nous examiné pourquoi un homme peut traverser un champ de flammes pour atteindre la femme qu'il aime ? Avons-nous réfléchi à l'effet du sexe sur le corps des amants ? À la symétrie de son pouvoir ? Avons-nous étudié ce que la poésie éveille en leur âme, et la marque des mots doux sur un cœur attendri ? Avons-nous contemplé la physionomie de l'amour, analysé pourquoi certaines relations sont mort-nées, d'autres naissent handicapées

et atrophiées, tandis que certaines parviennent à l'âge adulte et durent toute la vie des amants ?

J'ai beaucoup réfléchi à ces choses et je sais que quand un homme aime une femme il en est transformé. Même si elle se donne à lui de son plein gré, une fois qu'il l'épouse elle devient sienne. La femme devient la propriété de l'homme, et l'homme celle de la femme. L'homme l'appelle Nwuyem, et elle l'appelle Dim. Les gens désignent cette femme comme *sa* femme, et l'homme comme *son* mari. Ô Egbunu, quel grand mystère ! Car bien des fois j'ai vu des humains quittés par l'être humain tenter de le récupérer comme on tente de récupérer un bien volé. N'était-ce pas le cas d'Emejuiwe qui, il y a cent trente ans, a tué l'homme qui lui avait pris sa femme ? Ô Chukwu, lorsque tu as rendu ton jugement après que j'eus témoigné en sa faveur ici même dans le Beigwe comme je le fais aujourd'hui, c'était triste mais juste. Et à présent, un siècle plus tard et davantage, quand je vis le cœur de mon hôte actuel s'embraser d'un feu semblable, je pris peur car je connaissais la puissance de ce feu, une puissance telle qu'à terme rien ne pourrait plus l'éteindre. Tandis qu'il la raccompagnait à sa voiture, je craignis qu'il ne soit poussé dans une direction dont je serais impuissant à le détourner. Je craignis que l'amour, une fois pleinement épanoui dans son cœur, ne l'aveugle et ne le rende sourd à mes conseils. Et je voyais déjà l'amour commencer à le posséder.

Ô Obasidinelu, quelle substance une femme apporte dans la vie d'un homme ! Selon la doctrine de la religion nouvelle qu'ont embrassée les enfants des anciens, on dit que la femme et l'homme ne font plus qu'*une seule chair*. Quelle grande vérité, ô Egbunu ! Mais déjà à l'époque des sages anciens, les mères glorieuses étaient indispensables. Si elles ne créaient pas

les lois qui régissaient la société, elles en étaient comme le chi. Elles restauraient l'ordre et l'équilibre lorsqu'ils étaient rompus. Si un membre d'un village commettait un crime spirituel et offensait Ala, et si la déesse miséricordieuse – dans la légitime indignation – déversait sa colère sous la forme de maladies, de sécheresses ou de morts brutales, c'étaient les mères qui allaient consulter un dibia au nom de la communauté. Car Ala entend leurs voix par-dessus toutes les autres. Et même en cas de guerre – comme j'en fus témoin il y a cent soixante-douze ans, lorsque Uzuakoli combattit Nkpa et que dix-sept hommes décapités gisaient dans les forêts – c'étaient les mères des deux camps qui intervenaient pour restaurer la paix et apaiser Ala. Voilà pour quoi on les appelle *odoziobodo*. Et si un groupe de femmes peut rétablir l'équilibre d'une communauté au bord de la catastrophe, combien davantage encore une femme peut-elle apporter à la vie d'un homme ! Selon l'expression des grands anciens, l'amour change la température de la vie. Un homme dont la vie était froide se réchauffe, et cette chaleur, dans son intensité, transfigure la personne. Elle fait croître les choses infimes et briller les reflets du tissu de sa vie. Ce que l'homme faisait chaque jour, il le fait plus joyeusement. Et presque tout son entourage finit par le savoir transformé. Nul besoin d'en parler à quiconque. Car le visage, le plus nu de tous les attributs humains, arbore une nuance bientôt reconnaissable. Si un homme travaille en équipe, l'un de ses collègues va le prendre à part pour lui dire « Tu as l'air heureux » ou bien « Qu'est-ce qui t'arrive ? ». Plus fort est le sentiment, plus flagrant il sera aux yeux d'autrui ; or le sentiment de mon hôte pour Ndali était tempéré par sa peur d'être indigne d'elle. Il décida que, si elle lui cédait, il lui offrirait la plénitude de son cœur.

Faute de collègues, les volailles furent témoins de sa métamorphose. Une fois la femme repartie, il les nourrit, extatique. Il repéra le coq malade à la queue tordue, l'emmena au bout du terrain, devant la maison, hors de vue des autres, et l'abattit. Il laissa le sang s'écouler dans un trou au sol, puis le mit dans une bassine qu'il rangea au réfrigérateur. Après s'être lavé les mains dans la salle de bains, il balaya les vastes enclos divisés en deux par des palissades. Il pourchassa un lézard à tête verte, honni des volailles, qui se réfugia dans un trou du plafond. Il prit l'échelle et obstrua le trou en y fourrant un chiffon taché d'huile de palme. Lorsqu'il eut terminé, il découvrit que les poules avaient renversé leur bassine d'eau qui gisait contre le mur de chaume, n'abritant plus qu'une flaque de la taille d'un œil. Au cœur de la flaque, un morceau de sédiment le fixait comme une pupille. En s'avançant, il trébucha sur quelque chose : la tige d'une plume, qui perçait la terre boueuse à la verticale. Il tomba contre l'autre bassine, qui bondit dans les airs et répandit son contenu – une masse de terre, de plumes et de poussière – sur son visage.

Ô Chukwu, si les poules étaient humaines, elles auraient ri de voir sa tête : un amas de poussière et de boue qui lui couvrait le front et le nez. Et si je n'en avais pas été moi-même témoin, je mettrais en doute ce que je vis chez mon hôte ce jour-là. Car malgré la douleur qui lui faisait se tâter le front et examiner ses doigts pour voir s'il saignait, il était heureux. Il se releva rieur, se moquant de lui-même, et repensa à Ndali, assise sur le sofa, lui disant qu'il était une belle personne. Il examina l'endroit de sa chute : un creux dans le sol, dont la terre recouvrait désormais ses chaussures comme une croûte. À l'autre bout de l'enclos se tenait une poule qu'il avait failli écraser. Elle avait bondi frénétiquement hors de sa portée, dans un battement d'ailes et un nuage de poussière et de plumes. C'était l'une des deux poules

qui pondaient des œufs gris. Elle caquait, furieuse, et d'autres lui faisaient écho. Il quitta le poulailler pour aller se nettoyer ; mais tout ce temps, et plus tard quand il fut couché, Ndali hantait son esprit.

Dès qu'il s'endormit, comme souvent quand il entre dans cet état d'inconscience, je me défis des barrières de son corps. Même sans en sortir, je parviens souvent à percevoir ce qui m'est caché lorsqu'il est éveillé. Comme tu le sais puisque tu nous as créés, nous sommes des créatures qui ignorent le sommeil. Nous existons comme des ombres qui parlent le langage des vivants. Et même durant le sommeil de nos hôtes, nous demeurons éveillés. Nous veillons sur eux contre les forces qui s'animent dans la nuit. Lorsque dorment les hommes, le monde de l'éther déborde de bruit, d'agitation, de la susurration des morts. Agwus, fantômes, akaliogolis, esprits et ndiichies de passage sur la terre surgissent des yeux aveugles de la nuit et arpentent la terre avec la liberté des fourmis, oublieux des limites humaines, indifférents aux murs et aux clôtures. Deux esprits en querelle peuvent très bien, en se bagarrant, basculer dans une maison et atterrir sur la tête d'une famille sans même y prendre garde. Parfois, ils se contentent de pénétrer dans les demeures des humains pour les observer.

Cette nuit-là, comme presque toutes, s'emplit du tumulte des esprits et du tambour de cuivre du monde sublunaire, une multitude de voix émettaient des plaintes, des cris, des mots, des pleurs, des bruits. Le monde, le Benmuo et son corridor l'Ezinmuo en étaient saturés. Du lointain fusait la mélodie hypnotique d'une flûte, qui palpait comme un être animé. Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce que, vers minuit, quelque chose traverse le mur à une vitesse surnaturelle. Aussitôt la chose s'enroula en une spirale lumineuse et grisâtre qui défiait la vue. Elle parut d'abord s'élever vers le plafond, puis, lentement, se diffusa et s'étira comme

un serpent d'ombres. Alors elle se métamorphosa en un agwu des plus effrayants, avec une tête de cafard et un corps humain potelé. Je me précipitai et lui ordonnai de partir. Mais la chose me dévisagea d'un regard empli de haine, puis contempla le corps inconscient de mon hôte. Elle avait une bouche gluante, aux lèvres collées comme par quelque sécrétion poisseuse et purulente. Elle désignait mon hôte, et je réitérai mon ordre. Mais comme elle n'esquissait pas le moindre mouvement, je me pris à craindre que cette créature maléfique ne lui fasse du mal. Je me lançai dans une incantation, et à invoquer ton intervention je puisai de la force. La créature s'en trouva désarmée. Elle recula, poussa un grognement et disparut.

J'avais rencontré de tels esprits au cours de mes nombreux cycles terrestres ; je me souviens particulièrement d'un esprit qui se matérialisa si brusquement que j'en sursautai ; c'était durant la guerre et j'habitais alors le corps d'Ejinkeonye, qui cette nuit-là dormait dans une maison en ruine d'Umuhahia. L'esprit n'avait pas de tête. Il agitait les bras, tapait des pieds, et désignait le moignon de son cou coupé. Ô Egbunu, même les akaliogolis, ces créatures aux formes effrayantes, n'avaient pu inspirer une telle terreur à un esprit vivant comme moi. Alors, par quelque pouvoir de transmutation, la tête de la créature apparut flottant dans les airs, regardant de toutes parts. La créature tentait de la saisir de ses mains fébriles, mais la tête ne cessait de l'esquiver ; elle finit par disparaître comme elle était apparue, et l'esprit la suivit. Le lendemain je découvrirais, par les yeux de mon hôte, que cet homme était un soldat ennemi décapité alors qu'il violait une femme enceinte, et qu'il était devenu un akaliogoli. Mon hôte, Ejinkeonye, assista à la crémation du corps de cet homme, sans savoir ce qui s'était produit dans la nuit.

Cette fois, je bondis pour tenter de rattraper l'esprit et comprendre pourquoi il avait visé mon hôte, mais je ne pus discerner dans quelle direction il était parti. Je ne trouvai nulle trace de lui sur les plaines de la nuit, nulle empreinte sur la piste de l'air, nul indice dans le labyrinthe noir qui s'étend sous la terre. La nuit était peuplée d'étoiles scintillantes, et une multitude d'esprits s'affairaient aux environs de la ferme de mon hôte. Il n'y avait pas d'humains dans les parages, et le seul signe de présence humaine était le bruit des voitures qui filaient sur la route à distance inconnue. Je fus tenté de m'aventurer au-dehors, mais je soupçonnais cet agwu d'être un esprit vagabond en quête de vaisseau humain à occuper, et il risquait de revenir prendre possession de mon hôte. Je regagnai donc la ferme aussi vite que je pus, en me projetant à travers la clôture puis le mur de la maison, jusque dans la chambre où mon hôte était plongé dans un profond sommeil.

Ô Akwaakwuru, il s'éveilla le lendemain au vacarme de sa basse-cour. L'un des coqs chantait sans fin, et ne laissait refluer sa voix que pour mieux reprendre sur une note encore plus aiguë. Il repoussa le châle dont il s'était couvert et passait la porte quand il se rendit compte qu'il était nu. Il enfila un short et un tee-shirt froissé et sortit. Il vida un sac de bouillie dans un saladier qu'il posa au centre de la cour sur un vieux journal. Dès qu'il déverrouilla une cage, les volailles se ruèrent vers lui et, en un clin d'œil, le saladier disparut sous un chaos grouillant de bêtes à plumes.

Il recula, traquant chez les volailles tout signe inhabituel. Il observa notamment une poule dont l'aile s'était accrochée à un clou dépassant d'une cage. Elle avait tenté de se dégager si violemment qu'elle avait failli s'arracher l'aile. Il l'avait recousue

la semaine précédente, et à présent la poule se mêlait à la ruée vers la bouillie d'un pas précautionneux, le fil rouge de la suture encore visible sous son aile. Il la prit par les pattes et examina ses ailes, en suivant des doigts les veines. Il allait la lâcher quand le téléphone sonna. Il se précipita dans la maison, mais le temps qu'il parvienne au salon, la sonnerie avait cessé. Il vit que Ndali venait de lui laisser un SMS. Il hésita à le lire, comme s'il craignait que ce qu'il verrait écrit noir sur blanc demeure à jamais ineffaçable. Il reposa le téléphone sur la grande table, plaqua une main sur son front, grinça des dents. Je compris que sa blessure à la tête de la veille lui donnait de la fièvre. Il prit une tablette de paracétamol posée sur le frigo pour en extraire l'un des deux derniers comprimés. Il le déposa sur sa langue, passa dans la cuisine et prit une grande lampée d'eau dans une cruche en plastique pour l'avaler.

Alors il saisit le téléphone et lut : Nonso, je peux venir te voir ce soir ? Ô Chukwu, il sourit, brandit le poing et s'écria : « Oui ! » Il glissa le téléphone dans sa poche et regagnait la cour quand il s'aperçut qu'il lui avait répondu de vive voix, comme si elle était là. Il s'arrêta à la porte moustiquaire pour taper « Oui » sur son téléphone.

Transporté par la perspective de revoir Ndali, il ramassa des œufs qu'il disposa dans un casier en plastique. Puis il revint à la poule blessée et effrayée. Elle clignait des yeux, ouvrait et fermait le bec tandis qu'il lui frottait la tête et examinait ses ailes pour voir si elle était en état de voler. Il nettoya le plat de bouillie et le regarnit. Un cure-dents cassé en dépassait. Il le ramassa et le jeta derrière lui. À la réflexion, de crainte qu'une volaille ne le dénicher et ne l'avale, il le chercha au sol. Il finit par le trouver près de la cage des poussins, sur le rebord humide du socle de bois. Il le ramassa et le lança par-dessus la clôture, dans la

décharge à l'extérieur de l'enceinte. Alors il disposa la bouillie au fond d'une cage.

Lorsqu'il eut fini de nourrir sa basse-cour, il avait les mains noircies de poussière et d'une crasse noire qui s'insinuait sous ses ongles ; la peau de son pouce droit était creusée de stries et semblait hérissée de piquants. L'un des œufs qu'il avait ramassés était couvert d'une croûte rigide d'excréments, qu'il avait tenté de gratter avec les doigts et qui s'était nichée sous ses ongles. En se lavant les mains dans la salle de bains, il se dit qu'il faisait vraiment un métier bizarre, qui devait paraître bien modeste à qui le découvrait. Il craignait que Ndali n'apprécie jamais ce travail, voire le méprise si elle en saisissait la vraie nature.

Ô Chukwu, comme je l'ai dit, ce genre de rumination engendrée par la crainte est fréquent chez les humains soudain gênés par la présence de personnes qu'ils tiennent en haute estime. Ils se jugent en se fondant sur la perception supposée des autres. Dans ces situations, il n'y a pas de limite aux pensées défaitistes qui peuvent naître dans un esprit, et qui, si infondées soient-elles, peuvent finir par dévorer la personne. Mais mon hôte ne s'y appesantit pas. Car il y avait urgence à se préparer pour la venue de Ndali. Il balaya la maison et le balcon. Puis il épousseta les coussins et les sofas. Il lava la cuvette des toilettes, l'aspergea d'Izal, et nettoya les crottes de rats derrière la citerne. Il jeta aux ordures l'un des seaux en plastique, un seau à peinture zébré de fêlures. Puis il vaporisa du désodorisant dans toute la maison. Il venait de prendre une douche et se passait de la crème sur le corps quand, par la fenêtre, il vit la voiture s'approcher de la maison, sur le chemin flanqué de plantations.

Ô Ijango-ijango, mon hôte sentit son corps s'illuminer d'admiration à la vue de Ndali. Elle avait les cheveux coiffés d'une façon que les mères glorieuses auraient jugée étrange, mais qui

les rendait brillants et séduisants. Il contempla sa permanente impeccable, sa montre et les bracelets à son poignet, le collier de perles vertes qui lui rappelait sa tante maternelle Ifemia, qui vivait à Lagos et qu'il avait depuis longtemps perdue de vue. Si déjà il se sentait indigne de Ndali à cause de son manque d'expérience sociale (jamais il n'avait été en boîte de nuit ni au théâtre), cela ne fit qu'empirer en la voyant ce soir-là. Elle eut beau s'adresser à lui avec une amabilité et une affection sincères, il était submergé par un sentiment d'indignité. Il prit donc part à la conversation comme contraint et forcé, en ne disant que le strict nécessaire, en n'offrant que les réponses attendues.

– Tu as toujours voulu être éleveur de volailles ? finit par demander Ndali, plus tard qu'il ne s'y attendait, aggravant sa peur qu'au bout du compte elle ne se refuse à lui.

Il hocha la tête, puis la pensée lui vint que c'était peut-être un mensonge. Alors il dit :

– Peut-être pas, mama. C'est mon père qui a lancé l'idée, pas moi.

– L'idée des volailles ?

– Oui.

Elle le regarda avec un sourire contenu.

– Mais alors comment ?...

– C'est une longue histoire, mama.

– Mon Dieu ! Eh bien moi, je veux l'entendre. Raconte-moi, s'il te plaît.

Il leva les yeux vers elle et dit :

– D'accord, mama.

Ô Ebubedike, il lui parla de l'oison, il évoqua le moment de sa capture alors que lui-même n'avait que neuf ans : une rencontre qui avait changé sa vie, et que je dois te narrer à présent. Un jour, son père l'avait amené de la ville jusqu'à son village ;

au coucher, il lui avait dit que le lendemain matin il l'emmènerait dans la forêt d'Ogbuti, où vivait une certaine espèce d'oies blanches comme laine près d'un étang dissimulé au cœur des bois. La plupart des chasseurs évitaient cette partie de la forêt par crainte des serpents venimeux et des bêtes féroces. L'étang était autrefois un affluent du fleuve Imo. J'y suis allé bien souvent. Jadis, avant que les chasseurs d'esclaves aros ne ratissent cette région de l'Alaigbo, la rivière coulait librement. Mais un tremblement de terre la coupa du fleuve et en fit une étendue d'eau dormante où se mirent à nicher les oies blanches. Et nul habitant des neuf villages entourant la forêt ne se rappelait un temps d'avant leur présence.

Lorsque mon hôte et son père, armé de son long mousquet, parvinrent en ces lieux, ils se tapirent derrière la souche pourrie d'un arbre effondré, envahie par les herbes et les champignons sauvages, à deux jets de pierre de l'étang à moitié couvert de feuilles. À côté s'étendait une clairière riveraine humide et broussailleuse, jonchée d'éclats de bois. C'était là que picorait un vol d'oies blanches. Comme alertés d'une présence humaine, la plupart des oiseaux battirent des ailes et s'envolèrent vers les bois plus denses. Seuls demeurèrent une mère et son petit, ainsi qu'une grosse oie un peu plus loin. Celle-ci, après quelques bonds, traversa les eaux jusqu'au rocher lointain, puis disparut dans les buissons. Mon homme regardait la mère, fasciné. Elle avait un plumage luxuriant, des ailes dentelées qui s'effilaient vers le bas, de grands yeux, et un bec brun à narines. Lorsqu'elle se déplaçait, elle déployait ses ailes en cascade flamboyante. L'oison était différent : son cou était plus long et dénudé en son sommet, comme plumé. Il titubait sur ses petites pattes dans le sillage de sa mère, qui commençait à s'éloigner de lui. Le père de mon hôte les visait et aurait tiré s'il n'avait pas été soudain confronté

à une vision déconcertante. La mère, qui s'était immobilisée sur une zone de terre molle où s'enfonçaient ses pattes, attendait à présent, le bec grand ouvert. L'oison s'approcha en criaillant et enfouit sa tête dans le gosier jusqu'à y engloutir son cou.

Mon hôte et son père regardèrent émerveillés la tête de l'oison fouailler le gosier de sa mère. Tandis que le petit becquetait, sa mère luttait pour conserver son équilibre. Elle plongeait les pattes dans la motte de boue, battait violemment des ailes, reculait à vitesse régulière, crispant et décrispant ses griffes. Mon hôte crut un instant que sa gorge allait se déchirer tant l'oison s'y repaissait goulûment. À travers la peau pâle on apercevait le mouvement de son petit bec. Mon hôte fut presque surpris de voir l'oison se dégager et s'éloigner en trotinant dans un battement d'ailes, plein de vie, comme ressuscité. Sa mère tourna la tête, poussa un cri et parut s'affaisser sur ses pattes. Puis elle se redressa, drapée d'une croûte de boue, et fila vers l'endroit où étaient tapis mon hôte et son père.

Elle était toute proche quand le père visa. Le coup de feu projeta l'oie en arrière dans un grand fracas, et laissa dans son sillage une explosion de plumes. La forêt fut prise d'un déchaînement de bêtes en fuite et d'un chœur de battements d'ailes. Quand les plumes retombèrent, mon hôte vit l'oison se précipiter vers le corps de sa mère.

– Ça y est, enfin, j'ai tiré une oie d'Ogbuti, dit son père en se relevant pour se précipiter vers le volatile mort.

Mon hôte le suivit d'un pas mesuré, sans voix. Son père ramassa l'oiseau, tout excité, et se mit à rebrousser chemin, laissant un sillage sanglant, sans remarquer l'oison qui trotteait derrière eux en poussant un cri suraigu : il faudrait des années à mon hôte pour comprendre que c'était le cri d'un oiseau qui pleure. Nonso s'arrêta et écouta son père expliquer que depuis des années il rêvait d'abattre une oie de la forêt d'Ogbuti – « ... on disait

toujours que personne ne savait où elles vivaient. Pas étonnant ! Bien peu de gens se risquent aussi loin dans l'Ogbuti. On ne les voyait qu'en vol. Et tu sais, c'est très dur d'abattre un oiseau en vol. Pourtant là... ». Mais le père se retourna brusquement et vit son fils immobile, resté en arrière.

- Chinonso ?

Il leva les yeux, les lèvres serrées, au bord des larmes.

- Oui, chef, répondit-il dans la langue du Blanc.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il désigna le sol entre eux. Son père baissa les yeux et vit l'oison avancer sur le sol marécageux, les yeux rivés sur les deux humains en pleurant sa mère morte.

- Hé, tu n'as qu'à le prendre et le ramener à la maison !

Mon hôte s'avança vers son père et s'arrêta derrière l'oiseau.

- Tu n'as qu'à le garder ! insista son père.

Il jeta un coup d'œil à l'oison, puis à son père, et quelque chose s'illumina en lui.

- Je peux le rapporter à Umuahia ?

- Ouais, fit son père, qui se retourna vers sa destination en tenant toujours à la main l'oie morte, désormais couverte de pourpre. Allez, attrape-le, et on y va.

Hésitant, traînant les pieds, il plongea vers l'avant et saisit l'oison par ses maigres pattes. L'animal gémit plaintivement et se débattit contre les tendres mains qui le tenaient. Mais mon hôte resserra sa prise et le souleva du sol. Il leva les yeux vers son père qui attendait, la main dégoulinante de sang.

- Désormais, il est à toi. Tu lui as sauvé la vie. Prends-le et allons-y.

Il repartit dans la direction du village, et mon hôte le suivit.

Il raconta alors à Ndali combien il aimait cet oison. Souvent il s'envolait dans un accès de rage, puis se calmait, l'esprit allégé.

Parfois il se précipitait vers nulle part, peut-être pour retourner vers sa forêt. Et quand il voyait qu'il n'y avait pas d'issue il tournait en rond, défait. Nonso veillait sur lui avec une attention inquiète. Il vivait dans la hantise qu'il ne lui arrive quelque chose, ou qu'un jour il ne lui échappe. Sa hantise culminait quand l'oison en colère fusait dans la maison d'un mur à l'autre, en essayant de les percer pour s'enfuir. Chaque fois, après ces efforts furieux, il regagnait une chaise ou une table, la tête penchée, comme prostré. Il gardait les ailes tendues en criaillant de rage et d'impuissance.

« Oui », dit-il en réponse à sa question : il y avait des fois où l'oison était calme. Il savait qu'il était dans la nature des créatures terrestres, même les plus blessées, d'être parfois paisibles en captivité. Alors l'oison dormait dans son lit, contre lui, tel un compagnon humain. Quand il rentra à Umuahia avec lui, les enfants du voisinage accoururent pour le voir. Au début, il le gardait jalousement, n'autorisait personne à toucher sa cage de raphia. Il lui arrivait même de se battre avec certains de ses amis du quartier, ses copains de foot, s'ils tentaient d'y toucher sans sa permission. L'un d'eux, Ejike, son meilleur ami, était particulièrement épris de l'oiseau, plus que tous les autres. Et à la longue mon hôte le laissa souvent jouer avec lui. Et puis, un jour, Ejike lui demanda l'autorisation de ramener l'oison chez lui pour le montrer à sa mère en disant : « Cinq minutes, rien que cinq minutes. » Ô Oseburuwa, je surpris le regard dans les yeux de cet enfant, et je craignis d'y avoir vu brûler au plus profond la petite flamme de l'envie. Car bien souvent j'ai vu cela chez les enfants des hommes, cette face sombre de l'admiration qui a causé bien des meurtres et bien des complots. J'insinuai dans l'esprit de mon hôte l'idée qu'il ne devrait pas confier ainsi son oison. Mais il ne voulut pas m'entendre. Il le confia à son ami, convaincu qu'il ne lui arriverait rien de mal.

Ejike emporta l'oison. Au crépuscule il n'était toujours pas revenu, et mon hôte s'inquiéta. Il alla chez Ejike, frappa à la porte de la maison voisine qu'il occupait avec sa mère, mais n'entendit rien. Il l'appela à maintes reprises, sans réponse. La porte était verrouillée de l'intérieur. Mais du dehors il entendait l'oiseau cancaner, et le bruissement de ses ailes lorsqu'il se déplaçait, malgré la ficelle nouée autour de ses pattes. Il courut chez lui alerter son père. Ils retournèrent ensemble chez Ejike mais, même si cette fois sa mère leur ouvrit, elle nia être en possession de l'oison.

Cette femme, qui avait perdu son mari, avait un jour attiré chez elle le père de mon hôte et ils avaient forniqué. Mais comme il ne voulait pas remplacer son épouse aimante dont il porterait le deuil toute sa vie, le père refusa de poursuivre cette relation. Ce refus avait créé une faille entre lui et cette femme. Mon hôte l'ignorait, mais pas moi, car durant le sommeil de Nonso, j'avais entendu son père monologuer à ce sujet. Et une nuit, j'avais vu le chi de son père – un chi insouciant qui flottait souvent dans la maison avec une flamboyance éthérée ; il m'avait expliqué avoir quitté le corps de son hôte, sur le point de coucher avec la voisine. Le couple était en pleine étreinte dans le jardin derrière la maison. J'avais fini par bien connaître cet esprit protecteur, comme souvent lorsqu'on partage le même toit. Observez attentivement une maison à minuit, vous y verrez souvent des esprits protecteurs – plutôt ceux des mâles – discuter ou simplement circuler. Souvent ils tissent des liens au cours du cycle de vie de leurs hôtes. C'est ainsi que j'ai fini par en connaître bon nombre, mâles et femelles.

Et donc ce jour-là, peut-être encore blessée, la femme ferma la porte au nez de mon hôte et de son père.

Mon hôte ne pouvait plus rien faire contre Ejike et sa mère. Il resta hébété des jours entiers ; parfois il sombrait dans une

fureur incontrôlable et se précipitait vers la maison voisine, mais son père le rappelait en le menaçant d'une raclée s'il s'obstinait. À chaque instant il tendait l'oreille pour entendre son oison ; il refusait de manger, dormait à peine. Il était pénible pour moi de le voir souffrir. Mais il n'est rien que puisse faire un chi pour aider un humain en pareille circonstance, car nous avons des limites. Les grands anciens, dans leur sagesse, disaient *Onye ka nmadu ka chi ya*, et ils avaient raison. Un être plus puissant qu'un autre est aussi plus puissant que son chi. Et un chi ne peut pas faire grand-chose pour un humain dont l'élan est brisé.

Ô Egbunu, Ndali fut émue par ce tournant de l'histoire. Elle ne cessait d'ailleurs d'intervenir, de réagir, de poser des questions (« Il a vraiment dit ça ? » ; « Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? » ; « Et alors tu l'as vu ? »), mais j'ai choisi de ne pas en faire part pour concentrer mon récit sur cette créature à laquelle jadis mon hôte avait donné son cœur. Cependant, à la lumière de ce qui s'est produit depuis et du motif qui me fait comparaître devant toi pour témoigner en faveur de mon hôte, je dois mentionner la remarque que fit Ndali à ce stade de l'histoire où le désir de mon hôte de recouvrer ce qui lui appartenait l'avait mené au bord de la folie. En secouant la tête d'un air las, elle dit : « Ce doit être tellement triste... Un oiseau qui est à toi, pour qui tu as souffert, et qu'on t'enlève comme ça. Ça doit être tellement douloureux. » Il se contenta de hocher la tête et poursuivit. Il lui raconta qu'au cinquième jour il était désespéré. Il grimpa à l'arbre du jardin, d'où il avait vue sur l'enceinte des voisins. Il vit Ejike assis sur un tabouret derrière la maison, en train de caresser l'oison. Au début, l'animal paraissait mort, et puis mon hôte vit ses ailes s'agiter quand il tenta d'échapper à son ravisseur, qui aussitôt appuya le pied sur la laisse rouge attachée à sa patte. L'oison se débattit, leva la patte obstinément en battant

furieusement des ailes, mais la ficelle le maintenait captif. C'est en voyant cela qu'une idée cruelle germa dans l'esprit de mon hôte.

Ô Chukwu, dès que je perçus le dessein de son cœur je m'y opposai. Je lui fis miroiter les ravages et la douleur qu'il s'infligerait en l'accomplissant. Il y réfléchit un moment, imagina même l'oiseau saignant de la blessure à la tête causée par le caillou, et il en fut effrayé, mais il chassa cette pensée. Or, comme tu le sais, un chi ne peut ni s'opposer ni s'imposer à la volonté de son hôte. Voilà pourquoi les anciens disent que, si un homme se tait, son chi aussi se tait. Telle est la loi universelle des esprits protecteurs : un homme doit vouloir que son chi intervienne. J'en étais donc réduit à le regarder, impuissant, commettre un acte qui ne lui apporterait que détresse. Il revint avec sa fronde, s'installa sur une branche fourchue et se dissimula dans les feuillages. De là, il voyait l'oiseau attaché au pied du tabouret où Ejike venait de s'asseoir avant de retourner dans la maison.

À ce point de son récit, mon hôte comprit qu'il allait révéler à Ndali toute la violence dont il était capable ; il s'interrompit donc pour lui mentir, en disant qu'il avait cessé d'aimer l'oiseau puisqu'il n'était plus à lui. Il prétendit que l'oiseau s'était attaché à Ejike et qu'il n'avait pensé à le tuer que pour se venger de son nouveau maître. Quand elle hocha la tête en disant : « Je comprends. Continue », il décrivit comment il avait atteint l'oiseau de plein fouet, du premier coup. Le caillou lui heurta la patte et le fit tomber, dans un cri de douleur. Mon hôte dégringola de l'arbre, le cœur battant comme un tambour. Il courut dans sa chambre ; bientôt, Ejike arriva avec l'oiseau blessé, fébrile et en pleurs, disant qu'il allait mourir si on ne le soignait pas. De fait, quelques jours plus tard, un matin, alors qu'il avait récupéré l'oiseau, il le trouva gisant sur le dos au milieu de sa chambre, ses petites ailes repliées

et crispées contre son corps, la tête affaissée. Les pattes étaient raides et sans vie, les griffes déjà repliées par la rigidité cadavérique.

Ô Gaganaogwu, mon hôte fut bouleversé par la mort de l'oiseau. Il expliqua à Ndali qu'il en portait le deuil, et qu'il s'infligeait tant de pénitences que son père fut contraint de le punir. Mais ce fut en vain. L'école se mit à multiplier les plaintes, les avertissements pour inattention et absentéisme. Sa révolte était telle qu'il faisait en sorte de s'attirer des châtiments, qu'il accueillait – notamment les châtiments corporels – avec une indifférence masochiste qui inquiétait ses professeurs. Ils en firent part à son père, qui à ce stade s'était lassé de le punir, tant ce garçon potelé avait maigri. Un jour, dans une tentative désespérée pour sauver son fils, son père l'emmena voir un élevage de volailles à la sortie de la ville. Mon hôte décrivit en détail cette grande exploitation : les centaines d'oiseaux sous ses yeux, des oiseaux domestiques de toute espèce. C'est là, dans le caquètement de cent voix et l'odeur de mille plumes, que son cœur se ranima enfin et revint à la vie. Ils rentrèrent avec une cage pleine de poulets et deux dindons, et c'est ainsi que naquit sa basse-cour.

Ô Ebubedike, lorsqu'il eut relaté l'histoire, ils restèrent silencieux quelque temps. Mentalement, il repassait ses propos, de crainte de s'être présenté sous un mauvais jour. Ndali restait plongée dans ses pensées ; peut-être jugeait-elle son récit. Il fondait toute sa dignité sur la discrétion, et sa propre survie en dépendait. Il était donc crucial qu'il dissimule bien des détails de son passé, et que sa langue demeure parcimonieuse, même sous pression. Piqué d'en avoir dit autant, il laissait son esprit dériver vers les tomates qu'il avait plantées la semaine précédente, et pas encore arrosées, quand soudain Ndali parla :

– C'est un bon métier.

Elle semblait sortir d'une longue méditation.

Il acquiesça.

– Tu trouves ça bien, mama ?

– Oui. Vraiment. Ta famille te manque ? Et ta sœur, au fait ?

La question avait beau être simple, il lui fallut longtemps pour y répondre. J'ai séjourné parmi les hommes assez longtemps pour comprendre qu'ils gardent différemment en mémoire les personnes qui les ont blessés. Ils conservent leur souvenir dans des bocaux hermétiques qu'il faut rouvrir pour les exhumer. Dans le pire des cas – tel le souvenir du viol de sa grand-mère par des soldats durant la guerre – il faut fracasser le bocal. Il se contenta donc de dire :

– Elle vit... euh... à Lagos. En fait, on n'a pas de contact. Elle s'appelle Nkiru.

– Pourquoi ?

– Écoute, mama, elle a quitté la maison avant la mort de papa. Elle... tu vois... elle... comment dire ? Elle nous a abandonnés – il leva les yeux et croisa son regard rivé sur lui. Elle est partie à cause d'un homme, personne ne voulait qu'elle l'épouse parce qu'il est très vieux, assez vieux pour être son père. En fait, il a au moins quinze ans de plus qu'elle.

– Ah-ah ! Et pourquoi elle a fait ça ?

– Je ne sais pas, ma sœur.

Il lui lança un coup d'œil pour voir si elle réagissait à cette appellation. Puis il se reprit :

– Je ne sais pas, mama.

Ô Egbunu, certes il ne voulut pas lui en dire davantage sur sa sœur ; mais quand on ouvre ainsi le couvercle, on donne à voir plus qu'on ne croit. Souvent, il n'y a plus moyen de s'arrêter. « Pourquoi une enfant rejette-t-elle ainsi son père ? » lui demandait celui-ci, et il répondait qu'il n'en savait rien. Sur quoi les yeux de son père s'embuaient lentement de larmes. Il secouait la

tête et claquait du doigt. Puis, mâchoires serrées, il grinçait des dents dans un bruit de mitraillette. « Ça me dépasse, reprenait-il encore plus amer. Ça dépasse l'entendement de tout homme, mort ou vivant. Oh, Nkiru, *Ada mu oh !* »

Comme le souvenir qu'il venait de raviver lui pesait, il voulut changer de sujet.

– Je vais te chercher quelque chose à boire, dit-il en se levant d'un bond.

– Qu'est-ce que tu me proposes ? – elle se leva à son tour.

– Non, non, assieds-toi, mama. Tu es mon invitée. Tu es censée être assise, et moi je te nourris.

Elle rit et il vit ses dents : comme elles avaient l'air délicates, gracieusement alignées comme celles d'un enfant.

– OK, mais je me lève debout.

Il lui lança un regard et haussa le sourcil.

– Je ne savais pas que tu parlais patois – et il éclata de rire.

Elle roula les yeux et soupira à la manière héritée des grandes anciennes.

Il sortit deux bouteilles de Fanta et lui en tendit une. Il persistait à acheter des caisses de ces boissons nommées Fanta et Coca, comme son père le faisait pour les invités, même s'il ne recevait presque jamais. Il en regarnit le frigo et remisa les bouteilles vides dans les caisses.

Il désigna la table à manger, entourée de quatre chaises. Une bougie à moitié consumée se dressait sur le couvercle usagé d'un bocal de chocolat en poudre, remodelée par une cascade de cire qui avait coulé le long du bocal et en gainait le pied comme les racines noueuses d'un vieil arbre. Il poussa la bougie et son socle vers le mur et avança une chaise pour Ndali. Il vit qu'elle regardait le calendrier mural orné d'une image de l'alusi du Blanc, Jésuskri, portant une couronne d'épines. Les mots inscrits au-dessus du

PREMIÈRE PARTIE

doigt levé de Jésuskri défilèrent sur les lèvres de Ndali sans être audibles. Lorsqu'elle s'assit, Nonso avait ouvert la bouteille et, quand il voulut ranger le décapsuleur, elle lui prit la main.

Ô Ijango-ijango, aujourd'hui encore, malgré toutes ces années, je ne parviens pas à saisir pleinement ce qui se joua à cet instant. On aurait dit que, par quelque moyen mystérieux, elle avait réussi à lire les intentions de son cœur, qui tout du long s'étaient peintes sur son visage comme une présence. Et elle en était venue à comprendre, par quelque alchimie, que le sourire qu'il arborait trahissait la lutte à laquelle se livrait son corps pour contrôler la solennelle exigence de son désir volcanique. Oh, durant près d'une heure, avec une énergie rare, ils firent l'amour avec tant de cœur, tant de beauté ! Il était mû par un curieux mélange d'incrédulité et de soulagement, et elle par un sentiment que je ne saurais décrire. Tu sais bien, ô Chukwu, que bien des fois tu m'as envoyé habiter des humains, vivre à travers eux, devenir eux. Et tu sais que j'ai vu bien des humains dévêtus. Et pourtant, la fureur de leur étreinte m'affola. Peut-être parce que c'était leur première fois, et que tous deux sentaient – car telle était la pensée de Nonso – qu'il y avait entre eux un lien ineffablement profond ; et je me rappelai les paroles de la chi : « Mon hôtesse a érigé une figurine dans le sanctuaire de son cœur. » C'est sans doute pourquoi à l'issue de l'étreinte, alors qu'ils étaient trempés de sueur et qu'il voyait des larmes dans ses yeux, il dit des mots qui – quoique audibles seulement pour elle, lui et moi – résonnèrent au-delà du royaume des hommes comme des acclamations sonores destinées aux oreilles de l'homme et des esprits, des morts et des vivants, du jour et du toujours : « Je l'ai trouvée ! Je l'ai trouvée ! Je l'ai trouvée ! »